



Roger Lemelin

ROGER LEMELIN

Le romancier des faubourgs

Francine Bordeleau

PEUT-ÊTRE lui-même, un jour, l'a-t-il su : à l'âge de 30 ans, Roger Lemelin avait terminé son œuvre littéraire.

Malgré *Le Crime d'Ovide Plouffe*, le livre par lequel le scandale arrive, en 1982, parce que son auteur le fera distribuer par la chaîne de supermarchés Provigo, malgré *Les Voies de l'espérance*, un recueil d'essais publié en 1979, malgré *Pierre le magnifique* (1952) et *Fantaisies sur les péchés capitaux* (1949), Roger Lemelin est et restera l'écrivain de deux livres.

Paru en 1944, *Au Pied de la pente douce* marque un tournant dans la littérature québécoise. Son auteur a 25 ans, il est fils de fonctionnaire et a été élevé dans le quartier Saint-Sauveur, à Québec. À une époque où nos romans parlent encore d'une société archaïque et campagnarde, un jeune homme saisit l'air de son temps et écrit le premier drame de mœurs urbaines du Québec. Largement autobiographique, *Au Pied de la pente douce* est un roman sur l'ambition déçue. Denis Boucher, son héros, veut devenir grand reporter, quitter Saint-Sauveur et monter la côte jusqu'à la haute ville, le lieu du pouvoir et de l'argent. Boucher échouera, mais la province tout entière apprendra que sa capitale est scindée en deux mondes hermétiques et que le passage de l'un à l'autre est abrupt.

Lemelin s'y révèle anticlérical, nationaliste (que ne démentit pas le fédéraliste déclaré qu'il allait devenir), naïf et grandiloquent. « Il brandit son poing vers le ciel, marmotta au nom de la jeunesse canadienne-française qu'elle a besoin d'une cause pour chercher la supériorité. Depuis cent ans, le sang n'a pas été versé sur la Patrie, pour la sauver. (...) Comme des lambeaux, serons-nous emportés par ceux qui nous entourent, qu'ils soient nègres, anglais ou nippons, pourvu qu'ils aient le courage de laisser gicler le sang de leurs veines, s'il le faut, pour payer un idéal ? »

Ce style, ces phrases vieillissent mal; on peut admirer l'homme, on applaudira plus difficilement l'œuvre qu'il faut sans cesse remettre en

contexte. Lucide, Roger Lemelin sera cependant le premier, plus tard, à considérer ses livres avec une certaine modestie.

Mais, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il est, avec Germaine Guèvremont et son *Survivant*, avec Gabrielle Roy et son *Bonheur d'occasion* (qui ont, eux aussi, vieilli), l'un des chefs de file de nos lettres. En publiant *Les Plouffe*, où revient Denis Boucher, Lemelin dit à la société québécoise ce qu'en 1948 elle est prête à entendre (contrairement au Manifeste du Refus global, paru un an plus tôt, qui est déjà ailleurs beaucoup plus loin).

Avec *Les Plouffe* apparaissent, dans le roman québécois, des questions graves : la réussite au prix de la plus abjecte trahison, le militantisme syndical, la guerre, l'écrasante figure maternelle.

Dans *Les Plouffe*, un tableau des gens ordinaires, du monde ouvrier, la famille se disloque : à cause de la ville, à cause de la vie... Pittoresques ou dramatiques, les personnages — il faut reconnaître à l'écrivain ce talent — y sont remarquablement dessinés. Le père et la mère, Cécile la « vieille fille » amoureuse de son homme marié, les frères Ovide et Guillaume, Boucher, le curé Folbèche : chacun se partage les grands enjeux de la société de l'époque.

Les Québécois, qui sans doute se retrouvent dans cette famille urbaine, feront de la version feuilleton des *Plouffe*. — *Les filles de Caleb* des années 50 pour le retentissement et l'audience — un grand succès. Avec ce roman comme avec *Au Pied de la pente douce*, Lemelin accumule les prix. Le plus étonnant, c'est que *Les Plouffe* est publié en France chez Flammarion en 1955. En plein post-existentialisme, durant les jours de gloire de Boris Vian et alors que se prépare le nouveau roman !

Pierre le magnifique, en 1952, marque la fin de la trilogie Denis Boucher. Il explique à Pierre Boisjoly : « Je suis né et j'ai vécu dans le quartier ouvrier de Québec, et ma famille était tout aussi pauvre que la tienne. J'ai eu une enfance révoltée. D'abord, j'ai été révolté par la misère et l'ignorance de ceux qui m'entou-

Voir page D-4 : Lemelin

JULIEN GRACQ

Le doux royaume de la terre

Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

CARNETS DU GRAND CHEMIN

Julien Gracq
José Corti, 1992
308 pages.

LE TITRE de ce feuilleton, je l'emprunte — de mémoire — à Georges Bernanos. Il me semble convenir parfaitement au grand chemin d'un promeneur sage, mais érudit, dont les itinéraires sont toujours bien balisés. Rien à voir avec notre — car il est nôtre autant qu'à l'Amérique voisine — avec notre Jack Kerouac *on the road*...

Julien Gracq, il est opportun de le signaler, comme il nous le rappelle dans son livre, avait choisi, au moment de son entrée à l'Université, « une discipline toute jeune et presque à l'état naissant » : il s'agit de la géographie, « la géographie moderne, sortie du néant depuis une quarantaine d'années à peine (qui avait l'âge à peu près de la psychanalyse ou de la sociologie ».

Mais le géographe qui pendant des années a rempli des carnets de ses « exercices pratiques » sur le terrain, est aussi poète, romancier, est surtout grand maître ès-langue française. Dans ses pérégrinations, Gracq n'oublie pas non plus qu'il avait séjourné à Londres, sans doute pour s'y frotter à la langue devenue « l'esperanto — le vrai — du monde moderne : l'anglais, usé, poncé, poli, émoussé et pour ainsi dire désodorisé par le frottement universel ».

Les pages « anglaises » des *Carnets du grand chemin* sont intéressantes, expriment une certaine naïveté (Gracq était encore très jeune et il n'osait même pas pénétrer dans les pubs, qui l'intimidaient, l'effrayaient presque



Julien Gracq

« avec leurs vitres dépolies, leurs horaires insolites ».) Ces lieux « l'effarouchaient comme des maisons de tolérance ». (!)

Beaucoup plus tard, ce « Londonien » de passage a lu l'édition révisée du livre de Paul Morand sur Londres. Il apprit à « déchiffrer, avec curiosité et gourmandise, une cité dont je ne savais presque rien ». Gracq adore néanmoins utiliser les vocables anglais : ses carnets en sont émaillés, lors même qu'il sillonne en tout sens sa France, les régions de son cœur : le Morvan, la Touraine, et les pays voisins comme la Suisse, la Belgique, avant même de nous offrir une incursion en Californie, où il admire les « grands séquoias (qui) y règnent depuis quatre mille ans ».

Les itinéraires de ce voyageur

sont à lire mais fort difficiles à résumer. Ses descriptions du cyprès, l'admirable passage sur le pin et les pinèdes, et le morceau réjouissant sur les habitudes des écureuils, aèrent le tissu serré d'un livre qui ne se contente pas de décrire et de se souvenir, mais qui ajoute — en prime — de la page 230, environ, jusqu'à la dernière, des opinions sur les grands hommes que tous les gracquiens connaissent bien : de Wagner à Chateaubriand, d'André Breton à André Pieyre de Mandiargues (tout récemment disparu); des commentaires critiques sur le cinéma qui, selon lui, copie maladroitement l'opéra et sur cent autres sujets puisque, dans son introduction, bien qu'il se soit essayé à « grouper des notes essentiellement disparates par

familles », Gracq n'y est pas vraiment parvenu, « chacun des fragments qui le composent » démontrant que « ces notes ne s'arrangent qu'assez mal de compartiments ».

Un dédain toujours récurrent pour les jugements de ses pairs.

La chance, pour les lecteurs, de l'entrée « en Pléiade » d'écrivains encore vivants — les deux Julien, Green et Gracq en sont la preuve — c'est que, n'ayant pas terminé leur œuvre, leurs livres de l'année nous renvoient sans douleur aux plus anciens. Ainsi, tout en dégustant le plus lentement possible *Carnets du grand chemin*, j'ai ouvert tout à côté le premier tome des Œuvres complètes. En m'arrêtant, bien

Voir page D-4 : Gracq



Ludwig Wittgenstein

Wittgenstein : entre la parole et le silence

WITTGENSTEIN

1. Les années de jeunesse
(1889-1921)
Brian McGuinness
Seuil, 1991, 397 p.

PHILOSOPHIE, MYTHOLOGIE ET PSEUDO-SCIENCE, WITTGENSTEIN LECTEUR DE FREUD

Jacques Bouveresse
Éditions de l'Éclat, 1991, 141 p.

Heinz Weinmann

LUDWIG WITTGENSTEIN est un des grands philosophes de notre siècle qui, comme nul autre, a révolutionné la philosophie autant par son sujet que par la forme particulière choisie pour l'exprimer. Il n'est qu'à regarder son *Tractatus philosophico-logique* pour s'en convaincre. L'ouvrage est composé d'une série de propositions concises, épiagrammatiques numérotées de 1 à 7. C'est le no 7 qui a connu surtout une certaine « popularité médiatique », cité à tort et à travers parce que tiré de son contexte : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire ».

La philosophie de Wittgenstein porte précisément sur la question de

savoir comment délimiter ce qui peut être su et donc dit de ce qui ne peut l'être et rester indicible. C'est par la radicalité de son partage entre le dicible et l'indicible que la philosophie de Wittgenstein se démarque de celles qui l'ont précédée, comme celle de Nietzsche également exprimée sous forme aphoristique.

Ne nous trompons pas, la minceur ascétique des épigrammes du *Tractatus* a été arrachée de haute lutte par un travail de réduction et de concentration de plus de six ans. Comme le note Wittgenstein, « l'ouvrage est *strictu sensu* philosophique et en même temps littéraire (ce que les philosophes oublient souvent !), mais il n'y a pas de verbiage en lui ». Dire le plus en parlant le moins. Dire le maximum en se taisant comme il le confie encore dans une lettre souvent citée : « Je suis parvenu, dans mon livre, à restituer nettement les choses dans le lieu qui leur revient en n'en parlant pas ».

La belle biographie de Wittgenstein, la première tranche de ses « années de jeunesse » jusqu'à la publication du *Tractatus*, par un des grands connaisseurs anglais de Wittgenstein, Brian McGuinness, montre bien que sa vie entière est rythmée

Voir page D-4 : Wittgenstein

Francis Fukuyama

LA FIN
DE
L'HISTOIRE
ET
LE
DERNIER
HOMME

UN OPTIMISTE FIN DE SIÈCLE CÉLÈBRE LA VICTOIRE DE LA DÉMOCRATIE

Le système démocratique est en passe de s'imposer
comme modèle unique sur toute la planète.
C'est là que les difficultés commencent...

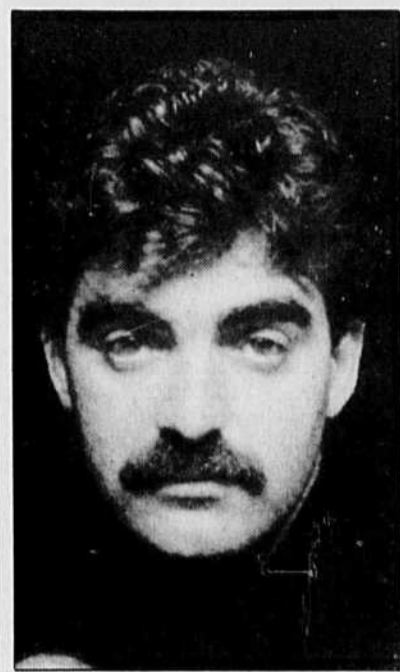
Flammarion

Le plaisir des Livres

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

Il y a un peu plus d'un an à peine, Nino Ricci obtenait le prix du Gouverneur général pour son roman *Cormorant Books*. Les mois passent. Pas un éditeur québécois ne songe à le traduire. Peut-être qu'aucun d'entre eux ne s'est même donné la peine de le lire. Pourtant, il s'agissait, et quoi qu'on pense des récompenses littéraires, du prix du Gouverneur général. Toujours est-il que la maison Denoël, filiale de l'auguste maison Gallimard, tombe dessus. Elle le fait traduire par Anne Rabinovitch. Voilà un mois, le roman de Nino Ricci sort en France sous le titre de *Les yeux bleus et le serpent*.



Nino Ricci

éditeurs locaux qui vitupèrent avec constance, et souvent avec raison, sur les vices culturels des traductions françaises n'aient pas mis le grappin sur Nino Ricci alors qu'ils avaient le nez dessus ?

Les chercheurs de la table ronde

DEMAIN, la librairie Gallimard propose une table ronde sur la vie littéraire au Québec et plus précisément sur les nouvelles démarches qu'ont arrêtées et

employées les membres du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) qui, sous la direction de M. Maurice Lemire, ont signé le tome 1 d'une histoire de la littérature québécoise aux Presses de l'Université Laval. La démarche qui sera exposée demain « se caractérise par une approche matérielle du fait littéraire, par l'examen des textes, mais également par l'analyse du processus de leur production et de leur réception ». Les auteurs de ce travail invités par la librairie Gallimard sont : M. Maurice Lemire, professeur et chercheur au CRELIQ de la Faculté des lettres de l'Université Laval, Mme Lucie Robert, professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, membre du CRELIQ et directrice de la revue *Voix et images*, et M. Denis Saint-Jacques, directeur du CRELIQ et également professeur de l'Université Laval.

Colloque sur le Québec

L'UNIVERSITÉ LAVAL organise un colloque sur *La question identitaire au Canada francophone*. Roger Bernard, Patrick Clarke, François Paré, Nicolas Van Schendel, Fernand Grondin, Jane Jensen, Régine Robin et Walter Moser seront quelques-uns des conférenciers de ce colloque qui se tiendra les 7, 8 et 9 mai au Pavillon Charles-De Koninck de l'Université Laval. Pour de plus amples informations on peut rejoindre Jeanne Valois au (418) 656-5170.

De Calgary à Montréal

LE SIÈGE de la rédaction de *La revue canadienne droit et société / The Canadian Journal of Law and Society* déménage de Calgary à Montréal. À la faveur de ce changement, cette revue devient bi-annuelle. Incidemment, un numéro spécial de la revue *Research Policy* consacré aux « réseaux innovateurs » a été lancé cette semaine dans les locaux de l'UQAM. Ce numéro spécial « reprend les travaux d'un colloque international sur les réseaux innovateurs tenu à Montréal en mai 1990 et organisé par le Centre de recherche en développement industriel et technologique et le Centre d'études en administration internationale.

Au plaisir...

ICI, ce matin, se termine mon « directorat » au cahier « Le Plaisir des livres ». Au terme d'une série d'environ 75 numéros, où j'ai tenté, de semaine en semaine, d'orchestrer des cahiers littéraires pour des lecteurs inconnus, vous, me voilà partant. Je ne plie pas bagages, et demeure à la rédaction du DEVOIR; mais à d'autres le soin de poursuivre la coordination et la fabrication du cahier livres. Merci à Guy Ferland et au copain Serge Truffaut qui ont donné le bon coup de main, merci aux collaborateurs que j'ai pu attirer ici, merci au maquetiste Yves d'Avignon. Salut aux lecteurs.

— Robert Lévesque

LA VITRINE DU LIVRE

LE DUEL CHURCHILL/HITLER

John Lukacs
Robert Laffont
317 pages

LE 10 MAI 1940, Hitler se lance à la conquête de la partie ouest de l'Europe. Ce même jour, Winston Churchill devient premier ministre du Royaume-Uni. En moins de deux, une France très mal dirigée militairement cède tout son terrain. Après la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Belgique, la France et autres, plus rien ni personne ne s'oppose à Hitler, à l'exception de... l'Angleterre et Churchill. Ce dernier à 80 jours devant lui pour modifier, à son avantage et à celui de la démocratie, le cours de la guerre. De ces 80 jours, John Lukacs fait le récit.

LA BALLADE DE CALAMITY JANE

Larry McCurtry
Presses de la Cité
328 pages

POUR avoir raconté la conquête de l'Ouest, Larry McCurtry a obtenu le prix Pulitzer, la plus haute distinction littéraire des États-Unis. Aujourd'hui, il nous raconte l'histoire de Calamity Jane, mais également d'un Buffalo Bill promenant son cirque en Europe. Page 222 : « Soucieux pour l'avenir, chagriné par la mort de son vieil ami, Bartle avait adopté la méthode de Calamity pour tenter de faire passer les idées noires. Il passait son temps à boire avec elle ».

LES MYTHES FONDATEURS DE LA NATION AMÉRICAINE

Élise Marienstras
Éditions complexe
377 pages

MARIENSTRAS enseigne l'histoire des États-Unis à l'Université de Paris-VII. Elle est notamment l'auteur de *1890, Wounded Knee ou l'Amérique fin de siècle*. Aujourd'hui, elle propose une analyse des mythes propres à l'Amérique et se demande surtout comment les « Pères fondateurs » ont-ils « pensé » les États-Unis. « Pour l'auteur, nous indique-t-on sur la page couverture, l'idéologie dominante de l'Amérique passée et présente prend sa source dans les mythes développés par le discours des Fondateurs ».

LES FRONTIÈRES DE LA DÉMOCRATIE

Étienne Balibar
La Découverte
268 pages

PENDANT des années, le nom de Étienne Balibar fut associé à celui de Louis Althusser avec lequel il signa *Lire le Capital*. Autant dire qu'il adhérait aux singularités philosophiques inhérentes au matérialisme historique comme au matérialisme dialectique. Bref, il était marxiste. Aujourd'hui, Balibar nous présente un regroupement de textes qu'il a écrits entre 1981 et 1991. Et notamment sur les droits de l'homme. Son objection ? « On parle très peu ou pratiquement pas de la politique des droits de l'homme ».

LA CHASSE-GALERIE, DE LA LÉGENDE AU MYTHE

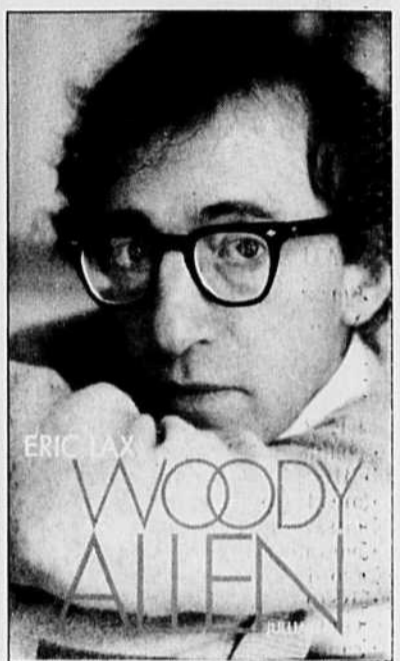
Brigitte Purkhardt
XYZ
208 pages

PROFESSEUR de littérature au CEGEP Édouard-Montpetit, Brigitte Purkhardt analyse dans cet essai les légendes québécoises ayant la chasse-galerie comme dénominateur commun. Ainsi que l'éditeur le précise, « il s'agit d'une étude multidisciplinaire qui fait appel aux apports de la sémiotique narrative, de l'anthropologie et de l'archétypologie. Une des premières études systématiques de la structuration légendaire du récit de chasse-galerie au Québec ».

LE ROMAN DU RETOUR

Constantin Stoiciu
Humanitas
196 pages

« ENCORE un livre sur la Roumanie ? ... Il va sans dire que la Roumanie le mérite bien. Nulle part ailleurs dans l'Est, le communisme n'a connu de telles proportions et n'a fait de tels dégâts matériels, moraux, culturels et sociaux qu'en Roumanie », souligne Constantin Stoiciu dans son introduction. Ce roman du retour est un récit sur le pays natal, le pays des origines comme sur le pays d'adoption.



WOODY ALLEN

Eric Lax
Julliard
410 pages

EN TANT que critique au *New York Times*, Eric Lax a rencontré Woody Allen en 1971 pour la première fois. Puis il l'a rencontré une deuxième fois. Puis une troisième, et une quatrième, et... À chaque fois, il prenait des notes. Il les gardait pour lui. Il se lia avec Woody Allen. Ensuite, en 1987, il a estimé qu'il avait en mains la matrice d'un livre. Il a alors poursuivi ses recherches avec l'accord du cinéaste. Aujourd'hui, il nous propose le résultat de toutes ces années de travail.

— S.T

La méthode Curtis

LECTURES EN LIBERTÉ

Jean-Louis Curtis
Flammarion, 1991, 290 pages
Alain Charbonneau

LECTURES EN LIBERTÉ : titre redondant, ou du moins qui suppose l'existence assez peu probable de lectures en captivité. Titre en tout cas qui donne le ton au recueil d'études qu'il chapeaute : le ton de l'Académicien qui croit rompre avec l'éti-

quette en jouant les moutons gris et en affectant bien artificieusement l'audace buissonnière de celui qui aurait pu sagement ronronner sa rengaine de toujours.

Ce jugement qui porte sur l'ensemble, étrangement, ne s'applique pas aux parties. Partagé en un « domaine français » et un « domaine anglo-saxon », le dernier livre de Jean-Louis Curtis présente en fait toutes les qualités qu'on est en droit d'attendre d'une suite dépareillée de com-

mentaires et de réflexions libres sur les grands (évidemment !) auteurs de la littérature. Et même quelques-unes qu'on rencontre assez rarement de nos jours dans ce genre d'écrit.

Fin connaisseur de la littérature de langue anglaise, traducteur de Shakespeare après François-Victor Hugo et André Gide, romancier prolifique et pasticheur polémique (il a tenu une chronique réac sur mai 68 — *La Chine m'inquiète* — et sur l'élection de Mitterrand en 80 — *La France m'épouse*), Curtis pose ici à nouveau des *Questions à la littérature*, petites et grandes, sur les sujets les plus variés et parfois les plus avariés : la sincérité de Gide, la vulgarité de Dickens, la prétention de Gertrude Stein, le génie de Joyce, l'orientation sexuelle de Shakespeare, la morale de Zola ou l'entêtement obtus de Mauriac.

Les textes, écrits et publiés dans les revues ou les oeuvres qu'ils précèdent entre 1952 et 1990, alternent entre l'essai et le portrait, quand ils ne ressuscitent pas carrément l'explication de texte, cet exercice qui n'est plus en vogue dans la critique littéraire actuelle et qui pourtant, tout en redonnant à la chanson québécoise la place qui lui revient, en négocie sans détours ni raccourcis trompeurs le sens et les enjeux.

Peut-être parce qu'il l'aborde en

observateur extérieur, et non en sujet, Curtis se montre plus pénétrant et moins mesquin en terrain anglais que français. Alors qu'il ne peut s'empêcher d'endosser l'horreur de Mauriac pour les surréalistes, ni de râler bêtement entre deux lignes sur Barrès contre la société d'aujourd'hui « où tout le monde, sans exception les enfants, est soumis, par les affiches, les magazines, le cinéma, la télévision, à un bombardement de pornographie », il reste plus didactique (au sens le moins péjoratif possible) et moins hautain quand il présente des auteurs de langue anglaise moins connus, Evelyn Waugh ou Carson McCullers.

Mais là où le naturel revient dangereusement au galop, c'est dans les lieux communs auxquels il donne la rigueur d'une théorie ou d'un système. Saviez-vous, par exemple, que « deux sentiments sont constitutifs de l'amour : celui de sa nécessité et celui de sa durée. Là où ces deux sentiments n'existent pas, là où l'on sait que l'amour éprouvé n'a rien de nécessaire, rien de fatal, (...) l'amour n'existe pas... » Je ne sais pas si la psychologie gagne quelque chose à ce genre de schématisme primaire, mais une chose est certaine, c'est qu'il ne nous apprend rien de neuf sur l'espace littéraire complexe et ambigu de Proust.

COURRIER

Sur la question nationale...

(Lettre adressée à Robert Saletti au sujet de son article *Le bon, la brute et le rigolo* paru le 7 mars.)

BON NOMBRE de vos petits articles sur les essais québécois, plus spécifiquement ceux concernant la question nationale, ont fini par me lasser profondément. Aussi, je vous renverrai tout de go les mots qui concluent votre texte du 7 mars dernier. *Le bon, la brute et le rigolo* : « Arrêtez s.v.p., la diligence est pleine. »

Que vous ne soyez pas chaud face au projet d'indépendance, c'est votre droit le plus strict. Si de surcroît vous

êtes un fédéraliste invétéré trop heureux des sempiternelles gifles du partenaire, on ne saurait que compatir à vos jouissives mortifications. Si, au mieux, la voie vers l'indépendance ne vous convenait guère sous sa forme actuelle (« La cruelle absence d'un vrai chef »), il serait recevable également que vous insériez quelques points d'orgue à la partition. Mais voilà, on attend toujours vos idées...

Alors que nous nous attendrions légitimement, lecteurs du DEVOIR, à une critique éclairée et étoffée, vos seules armes de fer-blanc restent le sarcasme, la condescendance et le mépris. Que pareil étalage estudiantin ait pu s'échapper une fois seulement de votre clavier, on eût pu l'ex-

cuser. Or un discours mesquin devenu coutumier ne peut masquer ce qui se révèle être définitivement, à mon avis, une bien triste absence de pensée.

Tout ce qui touche l'idée d'indépendance du Québec, ou même celle d'un simple affirmation nationale un peu plus musclée (à ne pas confondre avec « armée » — type d'analogie que vous commettez sans vergogne, bien que le procédé soit un peu gros), semble vous faire horreur. *Je me souviens* en outre de votre commentaire sur le dernier bouquin de Bruno Roy concernant la chanson québécoise (été '91). Vous vous étiez alors confondu longuement en hautainerie, passez-moi le néologisme personnel, sur le... « bleu nationaliste » de la page couverture. Je me souviens encore plus récemment de vos remarques fort peu honnêtes sur le *Canabec libre* de Vacher, et dans lesquelles, comme fréquemment, vous ne faites pas dans la nuance. Il ne vous est pas difficile, en effet, de franchir le Rubicon du nationalisme québécois vers le... national-socialisme. Dans le meilleur des cas, il s'agit d'une plate ignorance. Restent d'autres alternatives mais aussi indignes les unes que les autres, et en particulier pour un chroniqueur soi-disant sérieux et compétent.

Vraiment, ce qui s'apparente de près ou de loin à une idée claire et dosée et déterminée — seriez-vous donc un bourrasien inconditionnel ? — vous fait frémir. À nouveau : bien libre à vous. Sauf que le dénigrement systématique, M. Saletti, n'a jamais fait office de réflexion. Vous levez d'autant plus aisément le nez sur les textes qui s'inscrivent dans le projet d'un Québec solide que vous démontrez de la sorte aussi bien, d'une part, votre incapacité à les discuter véritablement que, d'autre part, une grande fermeture d'esprit.

Au sujet de son récent ouvrage, vous lanciez à Pierre de Bellefeuille que « le jugement est brutal, qui distille un peu d'arrogance et davantage de hargne ». Je n'ai de cesse de m'étonner que vous ne puissiez, devant pareille évidence, rencontrer le miroir de vos propres obscurités. Freud parlerait sans doute ici, Sherlock Holmes également, de projection élémentaire.

Le monde est laid bien sûr, et la critique bienvenue. Disqualifier les idées noires, quelque roses qu'elles puissent paraître a priori, de forts arguments à l'appui, est louable, nécessaire et combien oxygénant. Le salissement de ce qui ne nous plaît pas par les seuls ressorts de son pouvoir de dénigrement mène cependant vers des couleurs, du rouge au brun, moins apaisantes encore.

Il y aura toujours des plumes qui, comme la vôtre, confondent pensée et préjugé. Ce qui m'indigne par-dessus tout, cependant, c'est que la vôtre puisse impunément répandre son fiel dans les pages du meilleur quotidien du Québec. Il y a là comme un contresens. Dans les feuillets de *Nation City Libre (two)*, ce serait en tout cas moins d'étonnant.

Jean-Luc Gouin
Lac-Beauport

LA RECHERCHE

LES MÉDICAMENTS DU SIDA

Les chercheurs expérimentent de nouveaux médicaments contre le virus du sida. Plusieurs stratégies originales semblent très prometteuses.

ÉGALEMENT AU SOMMAIRE :

- OÙ VA LA PHYSIQUE NUCLÉAIRE ?
- LES CELTES DANS LES BALKANS
- LES CRISTAUX DE FILMS
- LE BILAN RADIATIF DE LA TERRE
- LA NOUVELLE RÉVOLUTION VERTE
- DOSSIER : LA RÉINTRODUCTION DES ESPÈCES

LA RECHERCHE

EN VENTE EN KIOSQUE - 6,55\$ - MARS 1992

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT — UN AN : 49,00 \$ + (TPS)
Je souscris à un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE au prix de 49,00 \$ + 7 % (TPS) = 52,43 \$
Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

A retourner accompagné de votre règlement à : Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent H4N 1S2

« Un délai de 6 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an à compter du premier numéro reçu »

Librairie GALLIMARD

La Vie littéraire au Québec

Une table ronde

Le dimanche 22 mars à 14 heures, la Librairie Gallimard accueillera des collaborateurs du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) qui vient de publier le premier tome d'une histoire de la littérature québécoise, aux Presses de l'Université Laval (1991).

Seront présents : M. Maurice Lemire, Mme Lucie Robert, M. Denis Saint-Jacques

3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Téléc.: (514) 499-1535

DES NOUVEAUTÉS À DES PRIX IRRÉSISTIBLES...

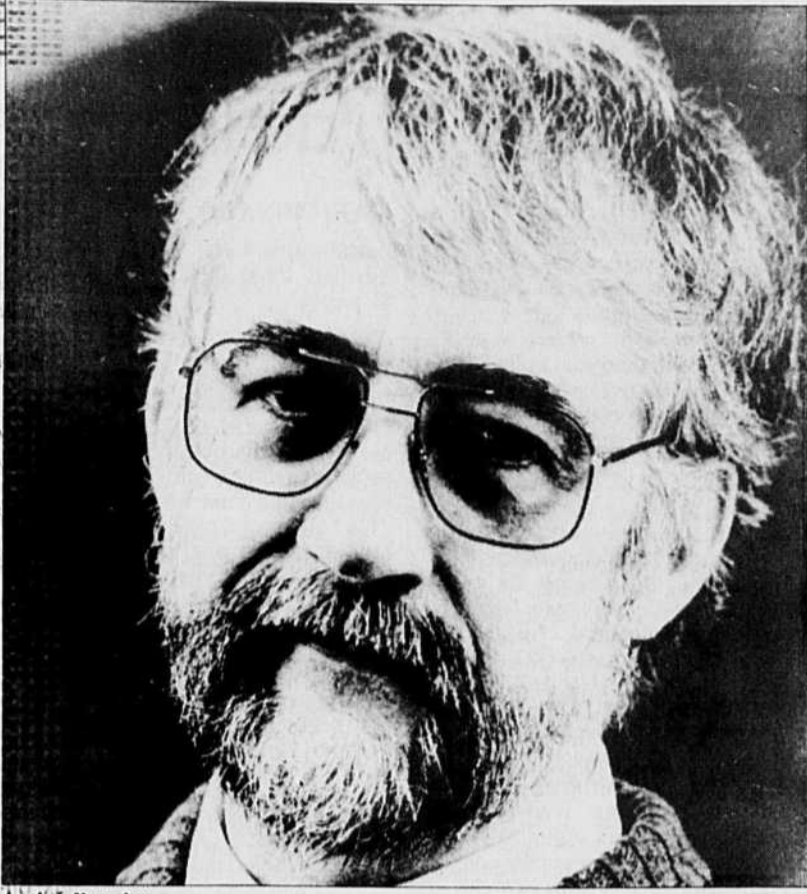
Comme un roman
Daniel Pennac

Prix rég. 22,95\$ Notre prix 18,35\$ Valable jusqu'au 28 mars 1992

le Parchemin

STATION MÉTRO BERRI-UQAM, MONTREAL H2L 2C9 - (514) 845-5243
LIBRAIRIE AGRÉE

L le plaisir des
livres



André Brochu

Délire Brochu

L'ESPRIT AILLEURS

André Brochu
XYZ, 1992, 138 p.

Louis Cornellier

J'AI DIT et redit — aujourd'hui je ressasse donc — le peu d'effets que produisait sur ma personne la littérature dite fantastique. Ma justification, pauvre en mots mais riche en palabres potentiels, relève plus d'une perception subjective du monde que d'une assertion à prétention scientifique : le mystère tiraille le genre humain, non pas de l'extérieur, mais bien plutôt de l'intérieur. Et tout le reste, aurais-je envie d'ajouter par nécessité rythmique, est littérature.

Or, voici *L'esprit ailleurs* d'André Brochu. Je dis or, mais je devrais dire ainsi, car il existe une façon de traiter du fantastique pour en faire surgir un effet de vérité saisissant la condition humaine à ras de gorge. *La Métamorphose* de Kafka, par exemple. Ou encore, *Le sein* de Philip Roth, *L'Italie* de Guy Scarpetta. Il y en a d'autres. J'arrête ici question

d'espace. Retenez simplement la leçon : avec *L'esprit ailleurs*, c'est dans cette lignée (surtout celle de Roth, à cause de l'humour) que vient s'inscrire André Brochu. Je n'amalgame pas (Jean-Roch Boivin, c'est l'autre !), je ne fais que souligner une parenté de ton.

Ce petit recueil de sept nouvelles tire sa richesse d'un humour dégingandé, mais parfaitement maîtrisé, qui permet à l'écrivain de rendre les pires invraisemblances acceptables. Un spécialiste d'éthologie qui tombe en amour avec un kangourou, un mort qui revient prendre sa place dans le lit conjugal, des bicentenaires de 40 centimètres qui discutent de la question nationale, un homme qui entend « toc », voilà autant de situations qui, parce qu'elles frisent la démente, requièrent un traitement particulier.

Ce que leur offre Brochu. Le plaisir manifeste qu'il prend à entraîner le lecteur là où la réalité n'a plus prise s'affiche ouvertement. Seul maître du jeu, goguenard, il désamorçe avec franchise les résistances : « La porte s'ouvre... ce n'est pas Fernand. Et c'est ici que le réa-

lisme, pensera-t-on, en prend pour son rhume ». Ceux qui veulent poursuivre sont donc avertis. Merci.

La nouvelle qui clôt *L'esprit ailleurs* est un véritable morceau d'anthologie. Avec une fulgurance peu commune dans notre littérature (sauf, parfois, chez Hamelin et Mistral), Brochu y élève l'auto-dérision au rang d'art majeur. Un brillant cinglé se couche sur le divan d'un psychanalyste. Poète et illuminé, il transforme toutes les vtilles qui l'accablent en un flot ininterrompu d'un génie à faire frémir. À faire rire aussi : « Je préfère aimer ma femme absolument. Elle a un cœur de soie et de bois de rose, un ventre doux comme la loutre, et quand ses jambes couvrent les miennes, je bascule dans le lit des rivières, je culbute dans les orées des bois. Elle est mon poème sylvestre et maritime, à des marées de forte lune et des ressacs de clarté de miroir. Et puis, je mens, évidemment ».

Mieux encore : « Comment faites-vous, sans l'usage du magnétophone ni du bon vieux stylo ? Vous avez la mémoire des âmes ? Vous stockez le matériel interprétatif dans votre sin-

ciput, comme Crémazie faisait de ses poèmes ? Mais qu'advient-il de moi si les bits se trompaient de tiroir, si mes complexes se mêlaient avec ceux de Tartempion et que, après transfert et contre-transfert, je me retrouvais doté d'un inconscient de camionneur ? Ou pis encore, d'une libido à soutien-gorge ? » Un grand moment qui rappelle le sublime *Portnoy et son complexe* de Philip Roth.

Après la très belle *Croix du Nord* de l'année dernière, *L'esprit ailleurs* aurait pu décevoir. Il n'en est rien. Un écrivain capable de tant d'intelligence drôle et franche et à la langue aussi précise mérite salutations. Qu'il considère les miennes comme faites.

Le français vert et bleu

André Dugas et Bernard Soucy
LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES
LE FRANÇAIS VERT ET BLEU



LOGIQUES SOCIÉTÉS

LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES
Le français vert et bleu
André Dugas et Bernard Soucy

320 pages - couverture rigide
ISBN 2-89381-053-5

34,95\$

«On pourrait s'amuser longtemps avec les mots, en puisant au hasard dans le tout nouveau *Dictionnaire pratique des expressions québécoises* pour raconter "en français vert et bleu" l'histoire de Baptiste et de Catherine, dans un langage où les mots ont gardé toute la chaleur et la saveur des régions, toute la poésie et la nostalgie des vieux accents de la France d'il y a plus de 300 ans.»

Jean-Claude Rivard
LE SOLEIL

«Un dictionnaire pas comme les autres. Une bonne idée de cadeau.»

Jean-Pierre Trudel
JOURNAL DE MONTRÉAL

«Les 10 000 expressions que contient ce dictionnaire fournissent une certaine couleur locale et peuvent aider le non-initié à se dépêtrer dans nos particularismes.»

Clément Trudel
LE DEVOIR

«De "fier pet"... à "fait à l'os"! Il n'existe guère de limite à l'imaginaire populaire pour exprimer les choses de la vie. Les auteurs du dictionnaire ont privilégié la recension à la censure.»

Rudy Le Cours
LA PRESSE

«Voilà indéniablement un bon guide pour tout esprit chercheur et surtout pour le touriste avide d'entendre les échos du Québec.»

Philip Wickham
CONTINUUM

«Les auteurs ont fait preuve d'un esprit vraiment pratique et sont parvenus à formuler des définitions claires et précises, réussissant un exercice de synthèse extrêmement rigoureux.»

Jean-François Crépeau
LE CANADA FRANÇAIS

Les livres des Éditions LOGIQUES sont en vente dans toutes les librairies.

Les Éditions LOGIQUES
C.P. 10, succ. - D., Montréal (QC)
H3K 3B9
Tél: (514) 933-2225
Fax: (514) 933-2182

Un exotisme méthodique

D'AILLEURS...

Bernard Andrès
XYZ, 1991, 132 p.

Louis Cornellier

LE BERNARD ANDRÈS que je connais (il a été mon professeur de littérature française à l'UQAM et mes travaux sur Laclos et Sollers le laissent plutôt perplexes) est un homme d'un raffinement sûr dont la froide élégance rappelle le dandyisme du siècle dernier. Mon souvenir le dessine par une figure paradoxale : celle d'un littéraire empreint à la fois de classicisme et de théorisme (UQAM oblige !) ultramoderne, c'est-à-dire potentiellement affecté.

Ai-je bonne mémoire ? À tout le moins, *D'ailleurs...* me renvoie en écho les traits ci-haut esquissés. Rapidement, un rythme s'installe. Vif, hachuré, laconique. Paradoxe ici aussi : sur une atmosphère vaporeuse et à l'éclairage feutré, Bernard Andrès dépose une manière froide et scacchée. L'exotisme des lieux évoqués (Bangkok, Puerto Plata, Shanghai, Los Angeles, Albi et d'autres) fait contraste avec le ton méthodique et presque trop détaché.

Pourtant, si *D'ailleurs...* ne m'attent pas, ne m'ébranle pas, c'est que les nouvelles qui le composent ne me semblent pas mener ailleurs, mais plutôt nulle part. La plupart du temps confus, ces textes souffrent de la brièveté que le genre exige. Aussitôt mises en place, les intrigues se font harakiri par l'entremise de chutes sèches qui viennent assombrir encore davantage un propos déjà passablement difficile à cerner. Si le concept n'a pas cours, qu'on me permette de le lancer : la *nouvelle-suicidaire* comme pratique textuelle. Je laisse le soin au théoricien André de l'explicitier.

Certaines tentatives échappent toutefois à cette triste fin. De construction plus transparente et moins tarabiscotée, elles donnent à voir un Bernard Andrès habile à faire beaucoup avec peu. « *Cabo merenge* ».

Bernard Andrès

D'ailleurs...

l'ère nouvelle

XYZ

« La bouche de Shanghai » et « L'autre Lautrec » appartiennent à cet ensemble qui constitue une expérience de lecture digne de porter ce nom.

Sur l'autre versant, celui des ratages, quelques titres sont à éviter à tout prix. « *Adviene que pourra* » et « *Text-Tuple* » atteignent des sommets inégalés de nombrilisme et de cabotinage. Le délire informatif et le ronron théorico-humoristique imaginés par l'écrivain auraient du rester dans ses tiroirs. Leur publication s'explique difficilement, compte tenu de l'acuité du regard critique dont devrait faire preuve un universitaire patenté. La pratique marxiste de l'auto-critique serait-elle disparue avec le Mur ? Passons.

Au mérite de Bernard Andrès, il faut souligner l'assurance d'un style qui, s'il était expurgé d'un vocabulaire souvent jargonnel (les passages en langues étrangères non traduits et la description détaillée, avec marques publicitaires en plus, de l'équipement de plongée sous-marine agacent), présenterait de belles qualités. La prochaine fois, peut-être.

ÉROUART / L'abîme sud-africain

Odile Tremblay

CETTE SEMAINE, au moment où l'Afrique du Sud décidait si oui ou non les 30 millions de Noirs étaient des interlocuteurs dignes de ce nom pour les trois millions de Blancs au pouvoir, Gilbert Érouart, atablé à un restaurant de Montréal, dissertait à perte de vue sur les tenants et aboutissants du régime de séparation des races en ces contrées lointaines.

Qu'est-ce que le consul français chargé des affaires culturelles, scientifiques et de coopération franco-québécoise, en poste à Québec depuis un an et demi, peut avoir de si long à dire sur l'apartheid, à huit heures du soir, dans un restaurant d'Outremont ? C'est que ce diplomate écrivain, de 86 à 89, a représenté la France à Johannesburg, et à l'heure où l'apartheid battait son plein. De ce séjour « au cœur de l'absurde », il a puisé la matière du roman qui sort chez Robert Lafont.

Intitulé *L'homme qui n'a pas eu lieu*, le livre est préfacé par Nadine Gordimer, Nobel 91 de littérature, et grande combattante de l'apartheid. « Un roman qui par sa lucidité et sa force, parvient à sonder les plus terribles abîmes, à arracher le masque à ces périodes qui sont parmi les plus étranges et les plus diaboliques de l'expérience humaine », écrit-elle dans son avant-propos au roman d'Érouart.

L'homme qui n'a pas eu lieu aborde la condition des Métis dans un régime basé sur la discrimination raciale. On y rencontrera un père métis reclassifié blanc, interdit de séjour sous le même toit que sa fille qui, elle, n'a pas subi de changement de statut.

Le roman éclaire la quête d'identité de toute une population par nous extrêmement méconnue, ni blanche ni noire, penchant à droite ou à gauche selon le sens du vent, au gré des caprices et des lois iniques qui régissent son statut flottant. « Quel avenir le post-apartheid réserve-t-elle aux métis ? demande Gilbert Érouart.

Mystère ! La réalité dépasse ici la fiction. Comment croire qu'il y a quelques années à peine, on déterminait la race de quelqu'un en plaçant un peigne dans ses cheveux et en vérifiant s'il tenait tout seul dans le crépage ? « Je n'ai rien inventé, jure Gilbert Érouart. En Afrique du Sud, l'impensable est là à portée de la main. On n'a qu'à se baisser pour le ramasser ».

« En 89, la loi interdisait encore aux non Blancs de marcher sur les plages. Puis ils ont eu le feu vert. Mais ce droit ne s'étendait pas à l'eau. Un enfant métis ne pouvait aller chercher son ballon dans la mer. J'ai été en contact avec l'absurdité quotidienne. Mon livre est celui du non-sens ».

Ne cherchez pas dans cette chronique sud-africaine les noms familiers du Cap de Bonne-Espérance, de Soweto, de Prétoria. Ils sont ici rebaptisés Despérano, Sogregas et Deusdedit. « En diplomatie, le droit de réserve nous interdit de témoigner de nos expériences professionnelles, explique l'auteur. À moins de changer la topographie (comme ici) ou d'écrire sous pseudonyme. Mon premier roman, *L'Ambassade*, abordait la condition des diplomates soviétiques en Europe de l'Ouest. En accord avec le quai d'Orsay, je l'ai signé d'un nom d'emprunt ».

Comment entre-t-on dans la Carrière ? Pas toujours une cuillère d'argent à la bouche. Sous le toit d'enfance de Gilbert Érouart, il n'y avait pour seule lecture que *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti. L'écrivain-diplomate est né dans le nord de la France d'un père mineur, mais ses études en histoire de l'art sont venues élargir son univers. Étudiant, il fut admis deux ans comme pensionnaire à la prestigieuse Villa Médicis, enclave française à Rome, reflet des temps passés avec domestiques en livrée, ce depuis Louis XIV la France offre en sol italien à ses meilleurs espoirs. Après cette incursion du côté du grand siècle, Gilbert

Érouart était mûr pour la diplomatie. Attaché culturel à Rome, puis au Luxembourg, il fut ensuite nommé quatre ans en Afrique du Sud conseiller à l'ambassade de France chargé des contacts avec les mouvements noirs.

« L'apartheid, ce n'était pas ce qu'on croyait. C'était pire, d'une certaine façon, mais quasi caché. Au début de mon mandat, j'ai douté de sa réalité. Aucun Blanc ne se risque dans les quartiers noirs, nul panneau de circulation ne marque l'entrée de Soweto. Quand j'étais là-bas, moins de 0,50 % des Blancs avaient déjà été jetés un coup d'oeil du côté des Noirs. La séparation était tellement totale qu'on ne la voyait plus ».

« Vous croyez que l'apartheid a été aboli l'an dernier, avec la chute des lois ségrégationnistes ? En fait, rien n'a changé. Nous voici simplement devant un vide constitutionnel. Tant qu'on n'enlèvera pas dans une nouvelle constitution la reconnaissance formelle que les Noirs sont des êtres humains, leur statut demeurera inchangé. Quelque part, mon héroïne dit à son père : "Tu n'existes pas. Jamais tu n'auras lieu". À ses yeux, le premier Sud-Africain pas dans une encore venu au monde. Pour qu'il naisse, ça prendra un bain de sang ».

Depuis un an et demi, Gilbert Érouart est en poste au Québec. Quand Mgr Tutu est venu l'an dernier comparer le sort des Américains à celui des Noirs d'Afrique du Sud, ça l'a fait sauter. Kif kif, les statuts de tous « les damnés de la terre » ? « Ça n'a aucun rapport ! bondit Gilbert Érouart. Seule l'ignorance peut justifier une aussi folle comparaison ».

Gilbert Érouart a écrit *L'homme qui n'a pas eu lieu* pour la mémoire. « L'histoire oublie très vite, estime-t-il. Si l'Afrique du Sud demain, après-demain, découvre la démocratie, le monde niera l'horreur du passé. Moi, je veux qu'on se souvienne ».

Université de Montréal

Un cours qui s'emporte en vacances

Cours autodidactique de français écrit

café

Pour améliorer votre français écrit, un cours comprenant exercices, questions, réponses et explications suffisantes pour travailler seul... même en vacances.

Ouvert à tous

Date limite d'inscription : le 30 avril 1992

Frais d'inscription : 58,50 \$ (payable sur réception de la facture seulement)

Renseignements : (514) 343-7393

Veillez m'envoyer votre dépliant

Nom / prénom

Adresse

Ville Code postal

Retourner ce coupon à :
CAFÉ
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec), H3C 3J7



La Société de développement des périodiques culturels québécois annonce les gagnants des Prix d'excellence 1992.

Le Grand Prix d'excellence :

Ciel Variable

un magazine thématique de photographie noir et blanc actuelle

Le Prix d'excellence pour la tenue artistique :

Espace

l'unique revue de sculpture au Canada

Le Prix d'excellence pour la tenue éditoriale :

Spirale

un magazine critique multidisciplinaire

Le Prix spécial du jury :

Le Sabord

une revue qui intègre de façon originale l'image au texte

SOIPEP

ANNIE ERNAUX

sera au Québec du 23 au 29 mars 1992. Du 26 au 28 mars elle participera au Salon du livre de l'Outaouais à Hull.

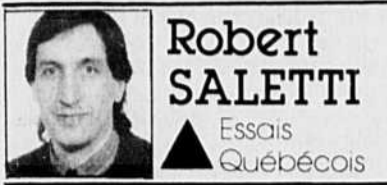


« À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme... »



ÉDITIONS GALLIMARD, 77p., 15,95\$

Un Québec évanescent



Robert SALETTI
Essais
Québécois

LE LONG MALENTENDU
Le Québec vu par les intellectuels progressistes au Canada anglais, 1970-1991
Serge Denis
Boréal, 199 p.

II. PARAITRA cynique de traiter de la perception que l'élite canadienne-anglaise de ce pays a du Québec, au moment où un écrivain réputé, membre à sa façon de cette élite, déverse son fiel sur les Québécois accusés de tribalisme. Et pourtant, un lien est possible qui n'est pas dû qu'à l'actualité.

À la page 124 du *Long Malentendu* se trouve une courte synthèse des origines de la « bonne conscience » des intellectuels progressistes anglophones vis-à-vis de la question du Québec. Serge Denis y distingue trois causes : l'incapacité pour un pays comme le Canada qui a des assises politiques non démocratiques de faire une place au concept d'autodétermination nationale, le recours à une Charte des droits (version Trudeauiste) pour combler les vicissitudes de la Constitution, et la perpétuation de certaines idées (maintenant anciennes, on ose le croire) sur la nature du Québec comme sa vocation religieuse et son... comportement tribal.

Loin de moi l'idée de prétendre par ce rapprochement que Mordecai

Serge Denis
LE LONG MALENTENDU
Le Québec vu par les intellectuels progressistes au Canada anglais, 1970-1991



Boréal

Richler appartient à l'élite progressiste, cependant. Je ne veux que souligner combien l'analyse proposée par Serge Denis, qui est politologue à l'Université d'Ottawa, tombe à point. La soupe constitutionnelle est chaude et de plus en plus de convives se pressent autour de la souprière.

En ces temps de ras-le-bol politique, les sensibilités nationales sont à fleur de peau et les discussions souvent à ras de terre. Intéressante était donc la proposition d'aller voir ce que la classe intellectuelle des penseurs politiques canadiens-anglais pense exactement de la Belle Province, si à ce niveau peut-être le fossé fédératif avait quelque chance d'être comblé.

Après un examen des publications récentes (1970-1991) de ces penseurs, le constat que dresse Serge Denis est assez brutal et pourrait se résumer à un seul mot : incompréhension. Au mieux les revendications nationales du Québec font peur, au pire elles sont refoulées au rang de velléités bourgeoises. Invariablement, la gauche intellectuelle anglophone, à quelque exceptions près, a associé le progrès social au renforcement de l'État fédéral, niant de la sorte — mais cela est en continuité avec la nature même de la Confédération, selon l'auteur — toute base populaire et démocratique au débat au profit d'un rapport de forces alambiqué entre paliers de gouvernement.

La caravane Spicer et le carnaval Beaudoin-Dobbie n'auront été, de ce point de vue, que de la poudre médiatique lancée aux yeux d'une population largement incrédule. Au fil des ans, la question du Québec sera devenue quasi évanescente selon les termes de plus en plus confus de l'équation constitutionnelle canadienne. À la dure réalité des tractations politiques récentes s'ajoutent ainsi les rebuffades d'une gauche universitaire qui nie le nationalisme québécois tout en défendant un certain nationalisme canadien. La Confédération n'en est pas à une contradiction près. Il est vrai que la politique dite de gauche et le nationalisme ont rarement fait bon ménage, à moins que l'on ne considère l'ex-URSS comme un bon exemple de politique de gauche et de nationalisme accompli.

Réduite à sa plus simple expression, la thèse du *Long Malentendu* oppose une gauche

anglophone fédéraliste et centralisatrice, hostile à tout statut distinct pour le Québec, et une gauche québécoise autonomiste qui s'exprimerait aussi bien dans les sphères politiques qu'à l'université et dans les groupes populaires. Comme le dit Serge Denis, « en sciences sociales, les deux solitudes paraissent plus éloignées que jamais ». Mais le problème d'une telle dichotomie (et c'est pour cela que j'ai dit « s'exprimerait »), c'est que la gauche québécoise n'est pas, dans le *Long Malentendu*, un objet d'analyse, que sa réalité idéologique n'est posée que pour permettre la comparaison avec la gauche anglophone.

N'étant pas un spécialiste des sciences politiques je ne saurais dire si Serge Denis a raison quand il parle de la faiblesse des traditions démocratiques au Canada et du fait que l'histoire de ce pays est liée à l'exercice du parlementarisme davantage qu'à l'expression d'une volonté populaire. Je ne saurais dire non plus si sa définition de la gauche passerait le test d'une véritable discussion théorique. Je sais seulement que montrer que la gauche canadienne-anglaise s'est fourvoyée dans son appréciation de la situation québécoise sans expliquer la situation de la gauche québécoise constitue une gymnastique intellectuelle périlleuse.

Sans donc s'attarder à l'ambiguïté inhérente à la notion d'intellectuel progressiste — ambiguïté que Denis reconnaît volontiers sans pour autant chercher à la réduire —, on

dira que le *Long Malentendu* souffre de deux défauts qui en compromettent la lecture. Et cela, en dépit de l'intérêt évident soulevé par la prise en compte de textes et d'auteurs peu connus au Québec. Le premier de ces défauts tient à ce que l'analyse de l'auteur est par trop linéaire et méthodique, s'arrêtant sans doute à trop de textes et de manière assez pointilleuse.

Plus qu'à une analyse en profondeur, on a affaire ici à une revue de littérature. Il s'agit de dépouiller une certaine quantité d'ouvrages et non d'élever le débat, de situer des auteurs sur un échiquier politique et non de questionner des concepts ou des dichotomies. L'exercice est certes valable en soi, mais le résultat, s'il surprend au départ, devient lassant à la longue. Bien que cette monotonie soit causée en partie par la nature du travail, l'ouvrage aurait été plus percutant si l'auteur avait fait davantage place à la synthèse et si l'éditeur avait été assez avisé pour inclure un index des auteurs et des articles commentés. On s'y serait retrouvé un peu plus facilement. Dans sa forme actuelle, l'essai de Serge Denis attirera d'abord les politologues.

L'autre défaut concerne le style de l'essai, puisqu'il me faut avouer que ma lecture du *Long Malentendu* s'est souvent butée à des phrases lourdes, à une pléthore d'expressions adverbiales qui trahissent la facture universitaire du propos. Là encore, un travail éditorial plus élaboré n'aurait pas nuí.

L'arène de la vie

L'AFICIONADO

Camilo José Cela
Verdier, Paris, 1992
95 pages.

Hervé Guay

POUR Camilo José Cela, écrivain espagnol et Nobel de littérature 1989, les gens se divisent en aficionados et en toreros. Témoin cet extrait de conversation d'une de ses nouvelles : « Un homme qui n'est ni torero ni aficionado, c'est presque comme s'il était raide mort, entouré de quatre cierges. Dans les rues, on voit beaucoup de types morts, des types qui portent, cloué aux quatre coins du coeur, quatre cierges noirs comme quatre banderilles de châtement... »

Autrement dit, dépendre de l'aficionado, la corrida, les aficionados, le taureau, ramène à l'essentiel de ce qui gouverne une destinée, sans quoi la vie se confond irrémédiablement avec la mort, il n'est plus de mort à porter pour l'homme, plus la peine de se le rappeler. Ne reste alors qu'une carcasse sans âme, à laquelle même une épée ne pourrait arracher un cri.

Il faut dire que l'univers de Camilo José Cela voisine la cruauté pure, la sauvagerie sous l'habit, la pulsion à l'état brut. Encore que ce soit la fantaisie, aussi peu bridée que ne l'est le taureau sauvage dans l'arène, qui fonde ses personnages, les affublé d'un nom ronflant. Or, ce nom se révèle un bien vain bouclier pour parer les coups du sort.

Ainsi, l'Indépendance Trijuqué, dite Gorda II, ne s'imposera pas, si habile soit-elle dans le maniement de l'épée, à un public convaincu qu'elle n'évolue pas là où une demoiselle doit se faire valoir. De même, Mariano Granero, qui inventa une feinte de la main droite baptisée « passe de la signature », ne fut pas épargné, qui mourut d'un coup de corne à l'oeil un après-midi de mai 1922.

La tauromachie résume les aléas, les vicissitudes de toute existence, auquel on ne peut opposer que « l'aficion pour l'aficion », la meilleure des parades contre la charge fatale, inévitable par ailleurs.

Peut-être pour cela, les écrits tauro-machiques de Cela sont autant de passes de muleta (faenas), rapides, risquées, entières. Des lieux, des êtres, des bêtes y sont ébauchés vigoureusement, par de brèves secousses décisives. N'y manque pas non plus le commentaire du prochain pour corroborer ou contredire la légende qui entoure toute corrida.

En quatre ou cinq pages à peine, voilà restituée la petite histoire des arènes de Madrid ou encore celle d'un taureau malade qui « pourrait très bien... figurer l'image de l'époque qu'il nous a été donné de subir ». Décidément, Camilo José Cela, non sans humour, concis comme personne, compte aux côtés de Picasso et de Garcia Lorca parmi les artistes que la tauromachie aura le plus sûrement inspiré.

Éloge de la fessée

LE FOUET À LONDRES
Hughes Rebell
Éditions Viviane Hamy
1992, 1990 pages.

Alain Charbonneau

ON SAIT peu de choses de Hughes Rebell, alias Jean de Villiot, alias Madame de Morency, de son vrai nom Georges Grassal. Cet auteur mystérieux de la fin du XIXe siècle français, qui prisa le pseudonyme de manière quasi pathologique, est mort en 1905, à l'âge de 38 ans, malade et complètement ruiné, après avoir écrit et publié de son vivant plusieurs romans dont les titres préfigurent les plus belles perles de l'érotisme soft-porn moderne : *La Câlineuse*, *Une Saison à Baïa*, *Les Nuits chaudes du Cap Français*.

Rebell se serait très tôt consacré exclusivement à la littérature et ses seuls intérêts, auraient été la table, les livres et les femmes (dans l'ordre ou non, l'histoire ne le dit pas). De lui, on connaît aussi un bref portrait

brossé par Gustave Le Rouge, avec qui Rebell aurait collaboré à la rédaction d'ouvrages sur la flagellation et autres croustillants traités pour dépravés en manque d'inspiration et en mal de nouveautés : « Hughes Rebell avait un profond mépris des gens d'une intelligence normale et d'une existence régulière. Les coquins et les fous seuls l'intéressaient. »

Son dernier roman, *Le Fouet à Londres*, qu'il remit quelques semaines avant sa mort à l'éditeur Charles Carrington, est loin d'être un chef-d'oeuvre — c'est un euphémisme — mais, à titre de curiosité littéraire, presque d'accident génétique, il mérite sans aucun doute d'être tiré du formol où il reposait depuis quelques décennies.

Quelle chose de picaresque se dégage de cette histoire excentrique et excentrée, sans personnage principal véritable, où le fouet londonien fait les fortunes du vice et les infortunes de la vertu. Tout un petit monde gravite, mais très librement, autour du salon ultra-mondain de

Lady Helling ou le colonel Boldman, ce don juan invétéré de la fessée, palabre avec tout le raffinement du dandy anglais sur le bon usage du fouet et sur ses merveilles propriétés pédagogiques. Des théories dont lui et son hôtesse s'autorisent bientôt pour punir deux jeunes filles pas très rangées, Margaret et Miss Ethel, la fille de Lady Helling, d'avoir forniqué dans leur chambre commune sous les lubriques auspices de Lesbos. Ethel, l'innocente, la pure, la vierge et Margaret, l'anti-Justine par excellence : « Violente, ingrate, avant tout esclave de son plaisir, trop captivée par le démon qui la brûlait, pour se soucier d'autre chose, paresseuse avec calcul, car le travail l'eût prise un instant à son vice, lascive comme une chatte, elle était bien la digne fille de sa mère, qui, elle, née dans un bouge, n'avait pour ainsi dire pas eu de virginité. »

La suite est à l'avenant. Margaret sera placée chez une vieille fille qui la sauvera d'une grave maladie, puis ira faire fortune à Paris, où elle mourra d'un accident d'automobile.

Quant à Ethel, elle perdra vite son innocence, tombera enceinte et sera contrainte à un mariage de raison. Je soupçonne Rebell, présentant sa fin prochaine, d'avoir hâté l'écriture de son roman, car les derniers chapitres, tous très brefs, sont décousus et réunissent péniblement les fils d'une intrigue qu'il n'était pas vraiment tenu de nouer.

Mais, la première moitié du livre rassemble les voix, parfois déformées, des écrivains qui, de toute évidence, ont nourri ce curieux auteur : Sade, bien entendu, mais aussi Balzac, Wilde et Swinburne dont la *Leslie Brandon* (inédite à l'époque, mais connue des spécialistes) l'a sans aucun doute inspiré. Avec, pour les amateurs, quelques morceaux d'une prose très fin-de-siècle, proche de Mirbeau et même de Huysmans, dont cette description impressionniste : « La neige de sa croupe, maintenant, se parsemait de roses pourpres, de roses qu'il semait les méchantes lanières. » Un alexandrin baudelaireux qui claque en fin de phrase — qui dit mieux ! Plaisirs de



la parole, plaisirs de la chair : même famille, même combat !

◆ **Lemelin**
raient. Mon enfance s'est passée à chercher des ennemis, des gens à qui dire non. L'autorité : le curé de ma paroisse, l'échevin de mon quartier, le député de mon comté, le maire, le premier ministre, je les méprisais. » Roger Lemelin a bouclé la boucle. *Le Crime d'Ovide Plouffe*, en 1982 —

un roman dont l'histoire est inspirée par un fait divers — apparaîtra comme une suite artificielle des *Plouffe*. Il sera néanmoins lu, et on s'en souvient, adapté au cinéma par Gilles Carle; Lemelin, qui parvint à se faire admettre comme invité à l'Académie Goncourt, était doué pour le succès populaire. Pour les gens de ma génération

(celle des années 60), les livres de Lemelin sont de ces curiosités qui font partie du patrimoine littéraire. Son grand mérite aura été d'avoir contribué à l'émergence d'une littérature québécoise libérée du terroir rural. Mais, l'écriture romanesque de Lemelin, cette écriture réaliste et laborieuse, en fut une de transition, de passage entre deux mondes. Cela aussi, il le sentit. Roger Lemelin s'accordait mieux avec l'écriture drue du journalisme et de la polémique qu'avec la fiction. Roger Lemelin rêvait-il d'être un grand écrivain, de ceux dont l'oeuvre résiste au temps ? Il aura en tout cas merveilleusement réalisé son ambition première : celle de parvenir au sommet de la pente douce.

◆ **Gracq**

entendu, à *La littérature à l'estomac*, ce pamphlet implacable, publié en 1950, et qui n'a pas pris une ride.

Gracq y vilipendait ses contemporains qui se « contentaient de prendre des nouvelles des grands écrivains vivants » se fiant aux « porte-parole mandatés » grands fabricants de réputations toutes faites. « Pour tout dire (il le constate en 1949), on a rarement en France autant parlé de la littérature du moment, en même temps qu'on y a si peu cru. »

« Il y a une autre cause à la méfiance de plus en plus ombrageuse du public en face d'une offre indiscrète : elle tient aux habitudes devenues désuètes de la critique », écrivait encore l'auteur de *La littérature à l'estomac*. Son jugement n'a pas beaucoup changé puisqu'à la page 302 de ses récents *Carnets*, il avoue qu'« un des signes les plus certains qui (lui) dénoncent le relatif appauvrissement du dernier tiers du siècle en cours est la disparition des juges, ou plutôt des *referees* contemporains — amis ou inconnus — dont l'opinion m'importerait. (...) Depuis la mort de Breton et de Valéry, de Malraux et de Mauriac, et peut-être de Gide, de pareilles références ont pour moi quasiment disparu (peu m'importe le jugement de tels ou tels écrivains vivants que j'admire, mais qui n'ont pas d'oeil pour le paysage qui s'étend au-delà de leurs labours) ». Et vlan !

Honnête, malgré tout, Gracq se pose néanmoins une question : « Pourquoi de telles références sont-elles toujours et obstinément pour l'écrivain seulement d'autres écrivains, et jamais des critiques ou des amateurs de livres, si pertinent,

si largement reconnu que lui paraissent être leur jugement ? » Rien de pareil, reconnaît-il, à propos des peintres et des musiciens, car ils pratiquent des arts artisanaux à la technique esotérique et élaborée » donc à l'épreuve du doigt inexpert des amateurs : d'où la reconnaissance par les pairs. « Mais tous ces critiques, ces connaisseurs éclairés de la littérature, eux aussi, savent manier la langue, écrivent... » Réponse : « L'idée tenace qu'on entre en littérature un peu comme on entre dans un ordre réglé et clos, et que la situation (que l'écrivain) a pu se faire à besoin d'être validée par un parrainage strictement professionnel. »

Il est évident que, citant avec une telle profusion, puisant largement dans les dernières pages « critiques » des *Carnets du grand chemin*, je cautionne le reproche de l'auteur (le renforce même...) quand il accuse la critique d'être « mangée peu à peu par la citation. »

Jugeant que cette manie des citations — « cela devient presque caricatural dans les émissions littéraires à la télévision » — tient à ce que la critique « soupçonne qu'elle s'adresse à un public lacunaire, un public qui a moins lu les livres dont on l'entretient qu'il n'en a entendu parler », et qu'il est prudent de ne solliciter son intérêt et son attention qu'accompagné d'une valise de commis voyageur, laquelle souligne avec éloquence l'évanescence de la littérature comme échantillonnage. »

Incorrigible, la lectrice que je suis termine avec une autre citation, tirée cette fois d'*En lisant*, un écrivain (chez José Corti, 1991). « Ce que je souhaite d'un critique littéraire, estime encore Julien Gracq — et il ne me le donne qu'assez rarement — c'est qu'il me dise à propos d'un livre, mieux que je ne pourrais le faire moi-même, d'où vient que la lecture m'en dispense un plaisir qui ne se prête à aucune substitution. (...) Quelle bouffonnerie, au fond, et quelle imposture que le métier de critique : un expert en *objets aimés* ! Car, après tout, si la littérature n'est pas pour le lecteur un répertoire de femmes fatales, et de créatures de perdición, elle ne vaut pas que l'on s'en occupe. »

Masochiste, sans doute, j'ajoute — ultime citation — l'autocritique d'Angelo Rinaldi, qui conclut son topo sur le dernier Gracq en parlant de « cette besogne qui dévore nos jours et nos nuits de critique gagnepetit ». Et que nous jugeons utile, n'en déplaise, à l'écrivain... critiqué.

◆ **Wittgenstein**
par deux mouvements contradictoires qui s'affrontent en permanence : mouvement de retrait solipsiste, ascétique quasi monacal (après la guerre Wittgenstein a sérieusement envisagé d'entrer dans les ordres) et un mouvement vers l'Autre, une quête tellement obsédée du dialogue qu'il importait les autres par sa présence.

Il importait à Wittgenstein de savoir où tracer la frontière entre le moi et le « monde », entre le moi et l'autre. Comme Schopenhauer qu'il a beaucoup médité dans sa jeunesse, il était convaincu que les relations interhumaines ressemblaient beaucoup à l'amour entre deux porcs-épics : plus ils s'approchent pour s'aimer plus ils se piquent. Il s'agit de trouver la distance idéale !

Comme dans la composition du *Tractatus* tout se tient rigoureusement entre la vie et l'oeuvre, logique et éthique, quête de l'expression philosophique parfaite et quête de la perfection existentielle. « Comment puis-je être un bon philosophe alors que je n'arrive pas à être un homme de bien ? » Cet écart, cet écartèlement entre un idéal fixé très haut et une réalité, une réalisation toujours décevantes constituent le drame existentiel et philosophique de Wittgenstein que fait bien ressortir cette biographie.

Pourtant, tout préparait ce huitième enfant du riche industriel d'origine juive converti au catholicisme, Karl Wittgenstein, à une vie facile qui ne l'obligeait pas à ce « casser la tête » avec de la philo. Sa maison cosue de l'Allegasse est devenue un des lieux de rendez-vous convoités de Vienne, culturellement à son apogée fin-de-siècle. Haut-lieu surtout de la musique : la père industriel ne se déplaçait jamais sans son violon, véritable « violon d'Ingres ». Sept pianos à queue attendaient les pianistes de marque dans les différentes maisons de la famille, dont Brahms qui était un des familiers. On y entendait le jeune Casals. Les soeurs de Karl avaient pris des leçons de piano avec Clara Schumann. La peinture était aussi à l'honneur. Défenseur de la nouvelle peinture autour de Klimt, la *Sezession*, le père de Wittgenstein paie de sa poche la grande fresque *Philosophie* rejetée par les professeurs d'université outragés. Pas étonnant alors qu'une soeur de Wittgenstein, Margaret Stoneborough, ait été portraiturée par Klimt.

Surtout de leur milieu privilégié qui

leur inculque un haut sens du devoir, les cinq garçons connaîtront de grandes difficultés à entrer dans leur vie. Trois se suicident. Ludwig, toute sa vie, se trouve au bord du suicide. La mauvaise conscience le tenaille parce qu'il a hérité de tous ces privilèges non mérités. Alors qu'il aurait pu vivre toute sa vie sur les renfles paternelles, il se débarrasse de son héritage, d'abord par des dons généreux à des artistes, puis par un rejet officiel catégorique.

Il ressemble de plus en plus à Aliocha Karamazov par l'ascèse monacale à laquelle il aspire dans sa vie matérielle pour ne vivre que pour, dans l'esprit.

Cet esprit justement a été marqué de façon indélébile par son passage à Cambridge dès 1911. Ingénieur, il collabore à Manchester aux premières expériences aéronautiques. Le calcul des hélices le conduit aux mathématiques. C'est ainsi qu'il est entré en contact avec Bertrand Russell qui travaillaux fondements logiques des mathématiques, ayant juste publié en collaboration avec Whitehead ses *Principia Mathematica*. L'étudiant de 20 ans discute avec le « maître » sur un pied d'égalité. Le *Tractatus* est né de ce dialogue passionné et passionnel bien rendu entre Wittgenstein et Russell surtout, mais avec d'autres comme Keynes et Moore.

Après le récit des années de guerre où Wittgenstein se distingue par son courage, cherchant toujours, le face-à-face avec la mort, la biographie se termine par une lecture, brève mais essentielle du *Tractatus*. Elle met bien en lumière le paradoxe, de ce « livre étrange » qui affirme avoir apporté une « solution définitive » aux problèmes abordés tout en avouant leur parfaite inanité.

Le livre de Jacques Bouveresse, auteur de cinq études sur Wittgenstein qui font autorité, montre encore la grande ambivalence de Wittgenstein, cette fois à l'égard de Freud. Il est extraordinaire. Bien sûr, il est plein d'idées qui ne sont pas nettes, et son charme et le charme de son sujet sont tellement grands que vous pouvez aisément être mystifié. Cette fascination de la psychanalyse ne durera pas longtemps puisque Wittgenstein y applique son scalpel logique en s'acharnant surtout contre la notion d'« inconscient » pris comme un substantif, une topique, alors qu'il n'a valeur que d'un adjectif.

Une analyse décapante qui nous fait voir avec des yeux neufs et Wittgenstein et Freud.

15 ans

Ciel 98,5

Cette année, soyez de la fête!
ET PARCOUREZ LE MONDE!

HONGRIE TCHÉCOSLOVAQUIE

IDENTIFIEZ UNE CONSTELLATION
(5 ÉTOILES) DU CIEL

TIRAGE LE 31 MARS 1992

NOM DE L'ÉTOILE	DATE D'APPARITION	REPLISSEZ ET RETOURNEZ À CIEL, C.P. 985, LONGUEUIL, J4H 3Z3
*		
*		
*		
*		
*		

COUPON ORIGINAL OBLIGATOIRE. PHOTOCOPIÉ REJUSÉ.

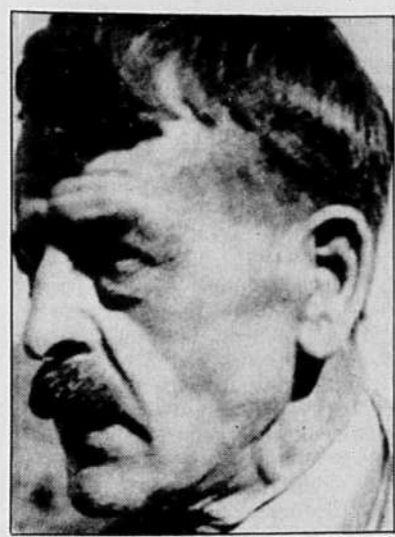
LE DEVOIR **exotik** **KLM**

Le plaisir des Livres

La Suisse en romand

SEPT CENT ANS DE LITTÉRATURE EN SUISSE ROMANDE

anthologie établie et présentée par Christophe Calame Éditions de la Différence, 1991 LETTRES NEUCHÂTELOISES Isabelle de Charrière Éditions de la Différence, 1991 RAISON D'ÊTRE Charles-Ferdinand Ramuz Éditions de la Différence, 1991 Lise Gauvin



Charles-Ferdinand Ramuz

c'est d'être « coédité » par un éditeur français.

Ne reconnaissons-nous pas là des accents familiers ? On ne saurait exagérer l'importance d'initiatives comme celles-ci qui font circuler un certain nombre de noms et sont l'occasion de nouveaux bonheurs de lecture.

On lira donc cette anthologie avec la curiosité du voyageur pour y découvrir précisément à quel point la thématique du voyage y tient une large place. De Cendrars le boulangier à Bouvier le philosophe, l'usage du monde, en Suisse romande, passe par tous les lieux de la terre, traverse l'Afghanistan (Ella Maillart), parcourt la Grèce (Jean Romain), ou éprouve la « Tentation de l'Orient » (Jean-Marc Lovay).

Mais cela n'empêche pas les uns et les autres de tenir un discours sur eux-mêmes, tel ce Chessex qui ne craint pas de déclarer : « Il faut le vin ou le kirsch pour que la violence des Vaudois sorte. On l'enfermerait sous sa redingote. Un jour ça casse ! Le torrent arrache tout ! »

D'un point de vue formel, je retiens l'importance que prend, dans la littérature romande, la forme dialoguée et le récit par lettres. Faut-il y voir la manifestation de ce « goût pour la discussion » dont parle Ramuz dans Raison d'être ? Je retiens aussi de cette lecture les récits « économiques » de Corina Bille, l'humour d'Anne-Lise Grobety, la prose incisive de Charles-Albert Cingria, la pensée prospective de Denis de Rougemont. L'absence d'un auteur comme Monique Laederach, par contre, me semble inexplicable.

La collection, intitulée également « sept cents ans de littérature suisse » et qui compte déjà une dizaine de titres, n'a que des qualités : maquettes agréables, choix judicieux des titres, introductions bien faites, informées sans être pédantes. J'ai lu avec le plus grand plaisir les Lettres neuchâtelaises d'Isabelle de Charrière et Raison d'être de Ramuz. Dans le premier cas, l'auteur, d'origine hollandaise, propose un fin tableau de mœurs doublé d'un roman d'amour et d'une recherche langagière : en 1784, année de la publication, le livre fit scandale. Dans Raison d'être, publié pour la première fois en 1914, Ramuz relate un séjour à Paris, autre thème obligé des lettres de Suisse romande, et son retour au pays.

De Paris, il écrit : « Je m'efforce en vain d'y participer, j'y suis maladroite, je m'en rends compte et ma maladresse s'en accroît. L'embarras où on est devient ridicule (on a 20 ans) ; on ne sait plus parler, on ne sait même plus marcher. De toutes petites différences d'intonation, ou dans l'accent, ou encore dans l'attitude, sont pires que les plus marquées et vous gênent bien davantage. L'Anglais reste un Anglais, l'Anglais n'étonne pas, il est « classé » ; moi, je suis presque pareil à ceux qui m'entourent, et, voulant l'être tout à fait, je n'échoue que d'un rien, mais terriblement voyant ».

On ne saurait mieux exprimer la « position » du francophone face à un certain parisianisme : ni tout à fait étranger ni tout à fait adaptable au contexte français. Avec ces livres et cette anthologie, l'éditeur manifeste une sensibilité aux « différences » qu'il faut louer hautement, la plupart des autres éditeurs parisiens se contentant d'agiter la menace de ghettoïsation pour éviter de créer des collections francophones ou tout simplement de prendre des risques à propos d'auteurs moins connus. Pareil « événement », réalisé à l'occasion d'un centenaire, crée un heureux précédent.

LE DEVOIR Service de Publicité 842-9645

Jean-Pierre ISSENHUTH

Poésies

LA LUEUR DES JOURS

Jean Grosjean Gallimard, 1991

LA PLURALITÉ DES MONDES DE LEWIS

Jacques Roubaud Gallimard, 1991

« QUICONQUE ne parle pas de des ombres n'existe plus : il est transparent comme l'eau de roche, innocent comme la pomme tombée, victime d'avance de la première contagion à venir. » Je lis cette phrase menaçante dans La lueur des jours de Jean Grosjean. Qu'est-ce que parler de des ombres ? Je ne sais pas, mais là se trouvent la force, la complexité, l'opacité qui sauvent. Grosjean laisse le lecteur en proie à une incertitude plus puissante qu'une affirmation claire, dont on se libérerait sans réfléchir par l'approbation ou le désaveu.

Au lieu de donner à trancher et à classer, la phrase donne à penser. Renvoyé à lui-même par l'absence de prise certaine sur l'énoncé, le lecteur doit chercher. Mais, je ne voudrais pas monter ce détail en épingle, même s'il me paraît puissamment révélateur de la fécondité de la poésie. Dans les 130 pages en vers et en prose de La lueur des jours, je trouve de tout : des facilités, des clichés, des longueurs, des redites, parfois une promptitude à conclure qui précipite le poème dans une fin convenue, mais aussi l'espèce de détachement qui fait que la poésie, en certaines circonstances, ne dit plus rien d'autre qu'il y a, « voici », « cela est », du moins à l'échelon d'énergie accessible à nos sens dans les conditions courantes.

Ainsi : Le ciel est presque blanc. / Le pré sent la mélisse. / le ruisseau passe... Ou bien, dans Barque, cette fois sans verbes et sans temps : La barque à l'ombre des arbres / et sur le reflet des arbres. Des oiseaux éparés dans l'air / et leur image dans les eaux. / Le vent dans les dômes des arbres / et dans l'orgue des roseaux. / La respiration du vent / et le remuement des feuilles. / Le murmure de l'air sur l'eau / et de l'eau contre la barque.

Grosjean prend le monde et la vie comme matières premières de l'art. Le résultat est-il phénoménal ? Il ne me semble pas, mais le contact direct est là, on monte au front sans tricherie et on n'ajoute rien à la prolifération dérisoire des livres sur les livres » que Georges Steiner, dans Réelles présences, dénonce en y contribuant lui aussi.

Il me reste de La lueur des jours la cendre du combat, incertain et peut-être nécessairement perdu d'avance, de celui qui se remet sans cesse devant et dans le monde, sans prendre une bibliothèque pour

Le monde et les livres

bouclier ou pour abri, et dit ce qu'il peut. Ecrivant ces mots, il me vient à l'esprit les noms de Pierre Reverdy et de Jacques Brault.

La pluralité des mondes de Lewis, de Jacques Roubaud, ne s'inscrit pas tout à fait dans la même perspective. Une note en avertit le lecteur : la première partie du livre s'inspire d'un ouvrage de David Lewis, On the plurality of worlds (Oxford, Blackwell, 1986) ; d'autres passages renvoient à Étienne Binet et à la « théorie de la singularité quelconque » de Giorgio Agamben (La communauté de vienne, Einaudi, 1990). L'auteur signale des emprunts, des transpositions, des détournements de sens qui indiquent une matière au moins partiellement livresque. De là, peut-être, chez moi, l'impression d'entendre un discours ou d'assister à une conférence pleine de généralités soporifiques sur le monde, plutôt que la certitude d'aller à sa rencontre par le détour humanisé de la poésie.

Dans La pluralité des mondes de Lewis, il m'apparaît clair que le poète est devant le monde, mais je doute constamment qu'il soit dedans. Il me montre un objet de science et se demande : « Qui, ou qu'est-ce qui avait pu ainsi dénaturer le monde ? Il ne restait de lui que des nervures désaffectées, des bâtiments poreux, des enclaves sans verdure... » D'où vient cette dénaturalisation ou cet appauvrissement qu'il regrette ? D'une « pensée déçue par les yeux », lit-on plus loin. Je comprends par là :

trop de matière livresque cherche à s'appliquer, au détriment de la vulnérabilité et de la perméabilité qui rendent la poésie possible. Reverdy, lui, savait qu'il était plus faible que son sujet, et dépourvu, et inférieur : il aurait plutôt écrit que sa pensée décevait le monde.

Evidemment, on peut dire de toute forme de poésie qu'elle est par nature indiscutable, incontestable et triomphante du seul fait qu'elle existe. Le problème est que j'écris cela sans y croire et que je trouve, pour ce qui est de Roubaud, plus de poésie dans La belle Hortense que dans Le pluraliste des mondes de Lewis.

Ce livre et, dans un bien moindre mesure, celui de Grosjean, me portent à donner raison à Gilles Marcotte qui déclarait récemment — en supposant qu'on ait rapporté ses propos sans étourderie — que la poésie française n'est pas dans une période faste. Comme l'a fait souvent son génie assimilateur, je suppose qu'elle se prépare discrètement à naturaliser un important phénomène poétique. C'est le manège que j'imagine celui du coq gaulois : voyant périodiquement son fumier réduit à une galette sèche, il court recharger ses batteries chez les voisins (Pétrarque, Ossian, Poe, etc.), monte sur son tas rénové et se remet à chanter à heures fixes, avec des accents si bien acclimatés chez lui qu'on dirait vraiment qu'il en est l'inventeur.

Les voyageurs immobiles

LES VOYAGEURS

Simon Vestdijk traduit du néerlandais par Louis Roelandt Phébus, 1992, 316 pages

L'HISTOIRE SUIVANTE

Cees Nootboom traduit du néerlandais par Philippe Noble Actes Sud, 1991, 140 pages

Francine Bordeleau

« WE ARE such stuff as dreams are made on, and our little life is rounded with a sleep ». Cette phrase admirable de Shakespeare que Vestdijk fait dire à l'un de ses personnages, un vieil acteur de théâtre homosexuel, est traduite par : « Nous sommes de la même étoffe dont sont tissés les rêves, et notre misérable vie baigne dans le sommeil », est le grand leitmotiv de ces deux récits séparés par un intervalle de plus de 40 années.

Dans Les voyageurs, nous croisons souvent Shakespeare ; c'est la figure d'Ovide qui commande à l'histoire suivante. Mais étrangement, dans les deux romans, nous retrouvons Yorrick, un personnage secondaire de Hamlet. Ce n'est pas là leur seul point commun.

Médecin mélancolique, peut-être misanthrope, Simon Vestdijk, né en 1898, laissa à sa mort, en 1971, une œuvre abondante. Il aura eu moins de chance que Cees Nootboom, né en 1933 et souvent traduit en français. Les lecteurs francophones n'ont eu accès qu'à L'île au Rhum et à ces Voyageurs, écrits et traduits dans les années 40.

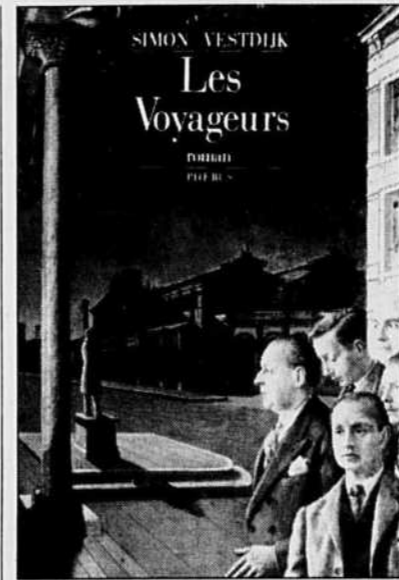
Avec Les voyageurs, Vestdijk convoie à une traversée de la nuit extrême, singulière, aux accents kafkaïens. Les habitants d'une ville sont tirés de leur lit par des policiers et rassemblés dans le hall d'un cinéma qui semble se dresser au milieu des abîmes. Obligée de se soumettre à des ordres impératifs et incompréhensibles venus d'on ne sait où, cette société se met en marche. Destination : le buffet d'une gare, que l'on atteindra en suivant des couloirs sans fin.

Vestdijk s'attarde aux douze locataires d'un immeuble confrontés à des événements bizarres, illogiques et surréalistes. Ils rencontrent ainsi un jeune homme mort au XVIIe siècle, des groupes formés de personnes nées au XVIIIe, des infirmières autoritaires, des gardiens décadents, un curieux garçon de café... Les ordres sont crachés par un annonceur radio et les questions laissées sans réponse.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 27 mars de 17h à 19h ANNE-ÉLAINE CLICHE et toute l'équipe de La revue PROTÉE « LA TRANSMISSION »

de 9h à 22h de 362 jours par année 1120, ave. Laurier ouest Outremont, Montréal tél.: 274-3669



Ces « voyageurs » qui tournent inlassablement dans la nuit, qui errent dans une cité crépusculaire sans soleil et sans lune, veulent savoir à quoi riment ces pérégrinations imposées. Une hypothèse s'impose : « on » les amène à Harnagardner, sinistre lieu du Jugement dernier. Et chacun des « Douze » (le chiffre n'est pas anodin : tout semble avoir un deuxième sens) d'interroger la Bible, d'interpréter les signes, ou encore de réfuter — il y a quelques athées — l'idée même de Jugement. Tous se demandent, à un moment ou l'autre, s'ils sont morts ou vivants.

Roman philosophique au pessimisme tempéré par l'humour et le cynisme, Les voyageurs fait irrésistiblement penser à Kafka : errance dans d'interminables couloirs, autorité toute-puissante et jamais identifiée... Mais c'est surtout l'univers de Paul Delvaux qu'évoque ce récit superbement écrit. Tous deux nous renvoient en effet à un onirisme qui abolit l'idée même du réel, à un monde de somnambules d'où sont expulsés les repères concrets.

Vivant ou mort ? se demande aussi l'ex-professeur Hermann Mus-

sert (même patronyme que le chef du mouvement national-socialiste néerlandais exécuté en 1946 ; on ne saurait être plus mal luné), narrateur de L'histoire suivante.

« Je m'étais réveillé avec le sentiment grotesque que j'étais peut-être mort ; mais j'étais-je vraiment mort, l'avais-je été ou ne l'étais-je pas, sur le moment j'étais incapable d'en décider », annonce au début du récit de Nootboom, ce Mussert qui, comme les personnages de Vestdijk, se retrouve dans un lieu incompréhensible pour lui. Une chambre d'hôtel de Lisbonne, ce qui ne laisse pas d'être bizarre lorsque la veille, on s'est endormi à Amsterdam.

Cette chambre, Mussert la connaît pourtant : c'est là que cet ancien professeur de langues mortes, qui connaît les Métamorphoses d'Ovide sur le bout de ses doigts et que ses élèves avaient surnommé « Socrate », a commis l'adultère plus de 20 ans auparavant.

Cherchant à savoir ce qu'il fabrique au Portugal, Mussert appelle les souvenirs : celui de Lisa d'India, une élève du collège qui est une sorte

d'incarnation de la destinée, et de Maria Zeinstra, professeur de biologie, maîtresse de Mussert et mariée à Arend Herfst, un autre prof du genre grosse brute épaisse et lui-même amant de la belle Lisa (malgré les apparences, nous sommes à mille lieues du vaudeville). Drame conjugal : Herfst ne supporte pas d'être cocu, s'explique de façon plutôt musclée avec Mussert et, pour finir, ce beau monde est chassé du collège. Exit l'enseignement, notre Socrate se métamorphose en Dr Strabon, rédacteur de guides touristiques.

Nootboom a terminé cette brève méditation sur la vie et la mort en 1990. Tout comme Les voyageurs, L'histoire suivante est un roman philosophique, mais écrit sur le mode tragi-comique, drôle et loufoque par moments. Et fort séduisant. Je n'aurais pas jusqu'à faire de Nootboom un héritier de Vestdijk mais lorsqu'on lit l'un après l'autre ces deux récits, on a l'impression que les lettres néerlandaises sont habitées par les mêmes obsessions métaphysiques : celles du temps, du réel et de la mort.

André H. Caron Pierre Juneau

Les défis des télévisions nationales à l'ère de la mondialisation



Douze professionnels de la communication de cinq pays évoquent la mutation des télévisions nationales dans le contexte socio-économique d'aujourd'hui.

SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ H. CARON ET PIERRE JUNEAU 192 p. (15 cm x 23 cm) ISBN: 2-7606-1562-6

PUM

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Disponible en librairie ou chez : gaëtan morin éditeur



DES NOUVEAUTÉS À DES PRIX IRRÉSISTIBLES...

Histoire de Montréal depuis la Confédération Paul-André Linteau

Prix rég. 29,95\$ Notre prix 23,95\$ Valable jusqu'au 28 mars 1992

le Parchemin 1120, ave. Laurier ouest Outremont, Montréal (514) 845-5243 LIBRAIRIE AGRÉÉE

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 27

GRETCHEN ET MIKAEI, notre premier couple de domestiques, étaient jeunes, robustes, charmants — et ne parlaient que l'allemand — langue que mon père connaissait assez bien, ayant fait en 1919 presque un an d'occupation en Allemagne. C'est Mikael qui mit la grange et l'écurie en état, et le poulailler, et le pigeonnier. De même qu'il égorga notre premier cochon, au Temps des Fêtes.

Sept fois, j'aurai malgré moi entendu les cris du cochon qu'on égorge, la tête sous l'oreiller et sous mon étron. Les doigts dans les oreilles; pour peu que je bougeais la tête, les doigts, j'entendais ces cris effrayants qui me faisaient pleurer. « Il a eu plus de peur que de mal », soutenait ma mère. « Il a crié avant. L'égorger va très vite. Il meurt très vite ». Je ne demandais qu'à la croire.

Après, des bouts d'oreilles grillées, les premiers lardons croustillants, les doigts de couenne grillés, frites sur le gril me consolait un peu. Le boucher ou le boulanger enfumait nos jambons. La saucisse, nous avions le droit de la regarder faire, entrant dans la cuisine, ce lieu interdit aux enfants — sauf quand j'offrais de baratter le beurre. Alors, mon père laissait tomber : « Bon, mais pas plus d'un quart d'heure, 20 minutes », car il avait entre autres dons celui de faire d'une courvée une faveur céleste lorsqu'il était de bonne humeur. Quinze minutes à baratter, c'est long quand on a sept ans, huit ans...

À NEUF ANS, je briguais d'autres faveurs qui n'étaient qu'à moi, utiles, mais je conservais ce goût pour le



beurre blanc, tout frais, mis dans des moules en bois, une partie laissée en grosse motte conique où je plongeais une cuiller à soupe. Le beurre, le petit lait, le fromage qui s'égouttait dans un coton exprès auquel ma mère ajoutait de la ciboulette; dans de grands bols à café, le lait caillé sur lequel on râpait le sucre d'érable venu de nos érables...

Ces laitages faisaient nos délices — et celles de nos amis. Tous produits onctueux de Frosine, notre première vache Jersey pure race : petite, robe rouge et fauve, au museau doux, d'un gris rosé toujours humide, et qui sentait propre l'herbe et le foin. Je l'embrassais. Elle me le rendait d'un large coup de langue, un peu plus rose que son museau, et rapéuse.

Je l'enfourchais. Je lui parlais. Je lui chantais. Je lui donnais du trèfle, des fleurs de jardin (en cachette) — mais jamais je n'ai pu la traire. Et, jusqu'à ce que j'ai eu mon premier enfant, devenue dame-laitière moi-même, mon père assurait une louange : « Ah! Très bien ton article... d'un sincère reproche... » mais que tu ne saches pas même traire une vache m'a toujours étonné de toi, et désolé. Il ajoutait : « C'est

comme nager, tout le monde devrait savoir traire une vache! » Frosine avait les trayons courts, larges, durs, et moi des doigts que les gammes au piano avaient déliés mais pas musclés pour les pincades ni les pincettes, ni les tirtettes. Et, les tirades de mon père (que j'appelais Pah!) ne leur ont jamais donné plus de talents pour autant.

AINSI, CENT MILLE jeunes femmes au Québec avec 120 000 enfants vivent au-dessous du seuil de la misère? Cinq mille dollars par année au-dessous du seuil de la misère? Cent vingt mille petits Québécois dans la misère. Peux-tu dormir tranquille avec ça, toi, ma vieille amie?

— Non. Mais, qu'est-ce qu'on peut faire? — Écrire au premier ministre, au Chef de l'Opposition, à ton député. Une carte ou une lettre ainsi conçue : « 100 000 jeunes femmes et 120 000 enfants québécois vivent sous le seuil de la pauvreté, ici, au Québec. Il faut agir d'urgence. Légitimer tout de suite. Modifier l'ordre du jour de vos travaux. Il y a urgence nationale. » Et tu signes. Et

tu donnes ton adresse.

Et, tu parles de cette urgence autour de toi. Tu sais bien que tout le monde peut faire quelque chose : former des centres, des comités... C'est sur le sort de ces 100 000 petites familles monoparentales qu'il faut s'interroger, téléphoner partout, écrire partout, ramasser de l'argent, évidemment, se faire parrains, marraines d'une petite famille monoparentale, lui venir en aide... Moi, je peux en aider une pendant cinq ans — si Dieu me prête vie — gratuitement, sans demander des services en retour — Mais cela va sans dire, n'est-ce pas?

VIEILLIR, disait Jean Guilton, c'est avoir tous les âges.

CHOSSES ÉCRITES des Temps Passés... Le 18 octobre 1948, à Paris — Il n'est en France, en tout cas à Paris, et, singulièrement dans mon quartier, si pauvre femme qui ne prenne soin de son chien ou de son chat. Au moindre bobo, elle le portera au vétérinaire et en suivra farouchement toutes les ordonnances comme s'il s'agissait d'éviter au monde une perte irréparable.

Au 22, rue Monsieur-le-Prince, outre les pigeons et les moineaux, de nombreux chiens et chats s'amusaient dans la cour et vivent en bonne amitié. Il y a Florence, la chatte du photographe, et Pastis, le chaton du bistrot. Il y a deux chiens de chasse appartenant aux frères Lorenzi — les statuaires en plâtre; et une chienne très âgée et aveugle : tout ce qui reste à aimer à une pauvre femme sinistrée qui loge au premier étage, en face.

Il y a notre Mistigris, rayé et bleuté, roi des toits, qui entre et sort par notre lucarne et qui descend parfois s'aiguiser les griffes sur l'Arbre — arbre unique de la cour. Et, surtout, il y a Minouche. Ah! Minouche est plus qu'un chat : un matou. Un matou-marlou tigré jaune et gris, pelé, boiteux, borgne et pas du tout timide. Nous le nourrissons à tour de rôle. Il couche où ne sait où, dans quelque cave. Bon ratier, propre et discret, plus d'un locataire

lui est redevable; n'importe lequel d'entre nous lui ouvrirait son logis en permanence. Vrai chat des rues, cependant. Minouche ne s'attache à personne et entend bien rester libre jusqu'à la fin de sa vie. On le rencontre parfois dans la rue; il répond à son nom, se laisse caresser un moment, et puis repart. Il aime assez la fenêtre de la loge de la concierge, surtout quand le soleil est chaud. Il se met là, en rond, et regarde passer le monde, et le temps.

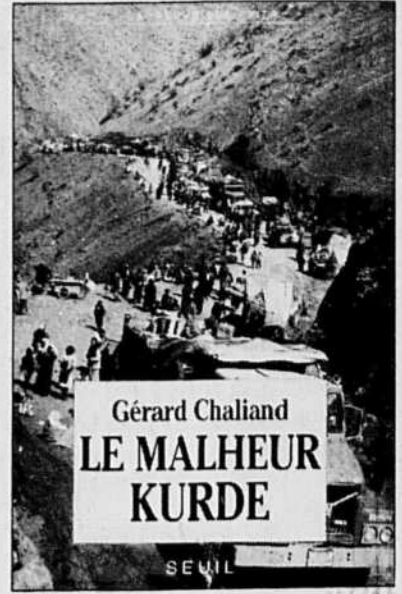
Mon Rastaquouère m'attend à Montréal. Avant lui, Barbichette me regardait écrire. Et à présent, Mistigris, deuxième de ce nom, s'assoit les pattes en manchon, sous la lampe sur mes feuilles, de préférence, tandis que j'écris un article. Mes écritures soutenues par la musique, protégées par un chat...

ON A DEMANDÉ à Alain Gerber (si c'est bien lui) ce qui était le plus important dans un roman : le sujet, les idées, la thèse? — « On a posé la même question, dit-il, à Borgès qui a répondu : le roman, c'est d'abord le personnage, les personnages... Il endorse entièrement l'opinion de Borgès et ajoute que ses romans à lui comportaient beaucoup de personnages.

Je suis entièrement d'accord avec ces propos. Chaque bon roman, bien vivant, plein d'excès, de paradoxes, de tourments dangereux, de propos inattendus, d'images, ajoute, soit que je lise ce roman ou que je sois en train d'en écrire un (le mieux possible), une vie ou plusieurs vies à la mienne.

Je ne crois pas qu'il existe d'occupation plus enchantée. Et j'aimais je ne réduirais mon plaisir à dessiner des pointes sèches. Dans Colette, dans Hugo, pullulent les adjectifs et les adverbes. Et, chez Proust, les attributs viennent par trois quand ce n'est pas par quatre ou cinq. Et, tous ces gens-là sont dans la Pléiade. Les livres tout courts, tout secs, sont d'évidence plus faciles à lire et à commenter particulier.

— A.M.



Tragique destin

LE MALHEUR KURDE
Gérard Chaliand
Seuil, 1992, 213 p.
LA QUESTION KURDE
Sous la direction
d'Elisabeth Picard
Éditions Complexe, 1991, 161 pages
LA RÉPUBLIQUE KURDE
William Eagleton Jr
Éditions Complexe, 1991, 232 pages
Jocelyn Coulon

SI, Y A des peuples auxquels le soutien international ne manque pas, comme les Palestiniens, d'autres ne jouissent que de la sympathie d'une partie de l'opinion publique et voient leur cause transformée en « question » ou plus cruellement en « malheur ». C'est le cas des Kurdes, peuple au destin tragique.

Pour l'observateur averti des problèmes internationaux, la question du peuple kurde fait partie de l'histoire de ce siècle depuis plus longtemps que celle du peuple palestinien. Mais pour l'amateur, les Kurdes, ce sont ces gens qui après la guerre du Golfe, pourchassés par les hordes de Saddam Hussein, ont fui dans un désordre indescriptible le nord de l'Irak pour se réfugier dans deux pays qui ne les aiment guère : la Turquie et l'Iran. La médiatisation de la guerre du Golfe a permis aux téléspectateurs d'assister au sauvetage — peut-être général des Kurdes qui fuyaient les bombes chimiques et les sbires de Bagdad.

Mais qui sont-ils, ces Kurdes? Et pourquoi, un peuple de 25 millions de personnes n'arrive pas à soulever l'appui que les Palestiniens reçoivent aujourd'hui? Ces trois petits livres, d'une lecture facile et rapide, tentent de répondre à ces questions et à plusieurs autres.

Le peuple kurde est inégalement réparti entre la Turquie, l'Irak, l'Iran et la Syrie. Quelque 300 000 Kurdes vivent aussi dans le Caucase soviétique. Lorsqu'on regarde une carte, les Kurdes sont suffisamment proches les uns des autres pour occuper un large territoire qui pourrait se transformer en État. C'est là que les problèmes commencent. Aucun des quatre grands pays qui accueillent des Kurdes n'est prêt à se départir d'une parcelle de son territoire pour permettre la création d'un État kurde. Cette politique du maintien de l'intégrité territoriale a été suivie par tous les gouvernements qui se sont succédés dans ces pays depuis le début du siècle.

Les Kurdes ont bien tenté de forcer le destin. Après la chute de l'empire ottoman au début des années 20, les puissances occidentales avaient imposé à la Turquie la création d'un État kurde dans le nord de l'Irak. Mais les rivalités politiques entre États de la région et l'ingérence de Londres et Paris feront avorter ce projet. Jusqu'à tout récemment, les États de la région vont manipuler les Kurdes, les massacrer lorsqu'ils se révolteront, les assimiler lorsqu'ils se rendront et les utiliser pour déstabiliser leurs voisins d'à côté. Plus encore, la Turquie va nier leur existence, même si 20% de la population turque est kurde. Seront exécutés ou emprisonnés ceux qui oseront même dire que les Kurdes existent. En Irak, malgré des concessions fort intéressantes, le gouvernement central ne tiendra jamais ses promesses. Saddam Hussein finira par gazer quelques milliers de Kurdes.

Mais le malheur kurde n'est pas seulement dû aux manigances des autres. Leur tragique destin, ils en sont responsables. « Nulle part de programme, d'organisation politique, de cadres. Point de coordination à vaste échelle; pas de dépassements des rivalités, qu'elles soient tribales, régionales ou familiales », écrit Gérard Chaliand, un spécialiste des minorités qui connaît bien les Kurdes. Pendant 70 ans, les Kurdes se sont massacrés entre eux. La seule éclaircie dans ce ciel sombre est venue de la proclamation de l'éphémère république kurde du Mahabad, dans le nord de l'Iran en 1946, une aventure que raconte si bien William Eagleton Jr. Un an d'espoir vite écrasé par la logique implacable des États.

Les auteurs de ces livres ne se font pas d'illusions sur un prochain redécoupage de la région pour donner naissance à un État kurde. Ils réclament seulement que la communauté internationale définisse mieux les droits des minorités et adopte des mesures sévères pour leur respect. « Il faut des sanctions et des actes concrets. C'est à ce prix que de longs et durs conflits pourront sans doute être évités à l'avenir », écrit Chaliand.

PAUL VALÉRY

La limite de la littérature

PAUL VALÉRY

L'aventure d'une oeuvre
Jean-Michel Rey
La librairie du XXe siècle
Seuil, 1991

VALÉRY

Richard Jorif
Une journée particulière
Jean-Claude Lattès, 1991

VALÉRY DEVANT LA LITTÉRATURE

Mesure de la limite
Michel Jarrety
coll. Écrivains
PUF, 1991

Christian Allegre

LA VRAIE philosophie française n'est pas professionnelle. Songez à Montaigne, à Descartes, à Pascal, à Rousseau, Songez, plus près de nous, à Bataille, à Blanchot, à l'influence déterminante de Valéry. Valéry enseigna certes la « Poétique » au Collège de France, mais ce fut une brève carrière commencée avec une curiosité amusée à 66 ans à l'instigation de Joseph Bédier et souvent interrompue. Il s'y intéressa d'ailleurs surtout au *faire* qui fut toujours pour lui le seul *savoir*. Il serait impossible de recenser tous les travaux — des années 60 et 70 notamment — qui donnent leur idée initiale aux recherches de Valéry.

Valéry philosophe? Décidément non. Sa position est nette : fin octobre 1943, deux ans avant sa mort, il la résume comme suit : « L'erreur de la philosophie fut de croire au langage et à la possibilité d'en tirer autre chose que du langage ». Et ce n'est pas sans précautions qu'on doit avancer que Valéry fut un penseur, du moins au sens courant. Ne fit-il pas du fonctionnement même de la

pensée, voire du cerveau, son objet de dilection?

Cette même année 1943, il se rappelle l'effet produit sur lui par la phrase de Baudelaire à propos de Poe lue vers 1892 : « Ce merveilleux cerveau toujours en éveil » et ajoute : « Je rêvai aux possibles de l'esprit et je m'exerçai de mon mieux à user de mes articulations de signes aux images, de signes aux signes, et des transformations d'images... Une opinion sur quoi que ce soit me parut une sottise quelle qu'elle fût, si elle ne se donnait pas elle-même pour une simple possibilité, un spécimen extrait d'une collection de combinaisons ». C'est sur cette combinatoire systématique de « possibles » et ses implications que se concentrent chacun selon un angle choisi les ouvrages de Rey et de Jarrety.

La notion est si centrale dans la pensée de Valéry qu'il lui a donné un autre nom en l'observant au dehors de lui et en constatant son opérativité dans la sphère sociale : *Fiducia*, terme qu'on trouve comme rubrique régulière dans les Cahiers. Qu'est-ce que cette *fiducia*? C'est la masse de nos idées qui ont du *crédit*, des connaissances en quoi nous avons *confiance*, des enseignements, des opinions, nous dirions aujourd'hui des discours à quoi nous attachons de la *valeur* — masse discursive de nature mythologique qui ne tient sa valeur d'échange que de notre croyance qui est provisoire mais surtout qui masque l'opération de sa production.

La *fiducia* primordiale, c'est donc le langage lui-même. Le langage, écrit un jour Valéry en grosses lettres dans son Cahier, est « le sang du corps social ». La rubrique *fiducia* remplace progressivement dans les Cahiers les rubriques Histoire et Philosophie, ce qui est révélateur. C'est que le fiduciaire — opération de la

croyance qui fait s'évanouir *sans dire son nom* le faire au profit du fait — se résume en le mot *Pouvoir*. Ce qui permet à Valéry d'écrire : « L'histoire et les théories politiques ou économiques sont des fabrications littéraires qui n'ont d'autre fin et d'autre valeur que celles de servir d'excitants ou d'aliments aux spéculations et passions individuelles des minorités qui agitent le nombre et en déposent ».

Ce qui lui permet de traiter Kant d'étourdi à cause de « ce truc de juger d'un acte par une transformation en universel », ou d'être stupéfait à la lecture de Spinoza : « J'œuvre Spinoza (Éthique) et je demeure toujours confondu par ce néant verbal construit dans les méditations d'un esprit puissant. Ce ne sont que des transformations de langage en langage. Ce qui veut dire que tout cela n'a aucun sens à... ». Ce que tente visiblement Valéry, c'est l'autonomie intellectuelle complète. On verra grâce au brillant et précieux essai de biographie intellectuelle dû à Jean-Michel Rey à quel point cette tentative-tentation fut le feu secret de la vie et de l'oeuvre entières de Valéry. On verra par là-même à quel point est trompeuse l'image de poète officiel et moineau qu'on trouve dans les manuels.

C'est encore sur les « possibles » valéryens que porte le livre de Michel Jarrety mais à partir d'une toute autre ambition, celle de comprendre, de décrire la relation très particulière de Valéry à la littérature — à la littérature en général comme lieu de réalisation et de création, à la modernité littéraire aussi. La relation de Valéry à la littérature en fut une de rejet, comme on sait. Dans cette superbe étude, patiente et érudite, Michel Jarrety montre que Valéry a en fait surtout tenté de se rendre aux limites de la litté-



Paul Valéry, par Jacques Villon.

ture. Il ne se serait jamais dégage d'un certain horizon chimérique dont il s'était très jeune ouvert à Mallarmé, et qui n'a cessé de marquer l'oeuvre « d'un homme doué » des plus hauts pouvoirs, mais sans désir d'application ».

Ce projet, ou plutôt cet anti-projet, tant il semble l'envers de celui de Mallarmé, était celui du « pur possible inaccompli », alors que le projet mallarméen du Livre, rêve de l'accomplissement absolu, était celui du « pur impossible accompli ». Tous les personnages de Valéry, Teste, Léonard, Faust, portent une part de ce rêve premier. Le Livre de Mallarmé était une limite de l'esprit, synthèse

de l'Homme en un poème unique; l'oeuvre dont rêve Valéry, c'est lui-même.

N'écrit-il pas jusqu'en 1938 : « Être, et ce qu'on est, et son propre mathématicien et son propre physicien, et son propre constructeur — c'est-à-dire observateur, combinateur, organisateur, et ouvrier ». Pour atteindre son but secret, Valéry, définissant le langage comme un pouvoir que la société exerce sur celui qui pense ou écrit (*fiducia*), s'est fait « une conception de l'écriture comme réappropriation de la langue, et de la lecture comme réappropriation du texte ». Il cherche donc à repenser, à partir d'un héritage choisi et non subi, les conditions *a priori* de sa littérature et de son langage.

La création littéraire n'est qu'un des aspects du pouvoir de l'esprit. Valéry ne s'est pas voulu écrivain pour n'avoir pas à faire le sacrifice qui s'attachait pour lui à cette ambition : « Qu'importe toute mon histoire? Je la méprise comme un livre ». On lira avec intérêt les pages lumineuses que Michel Jarrety consacre à *Agathe*, ce « conte » où Valéry a voulu mesurer la limite de la littérature et a échoué à *écrire la pensée*. On lira passionnément ce livre dense et riche, qui dresse une très précieuse *situation* de Valéry au sein de la modernité littéraire.

Quant à Valéry de Richard Jorif, qui tente de recréer une journée particulière, le jeudi 10 juin 1927, dans la vie de Paul Valéry, 15 jours avant sa réception officielle à l'Académie française, c'est un agréable divertissement écrit par un écrivain et un connaisseur. L'humour bonhomme, l'ironie de Valéry sont là, et son détachement, et sa clarté de vue. Sans doute Richard Jorif a-t-il essayé de serrer au plus près la vérité biographique, mais il a fait mieux. Il nous a montré que la biographie peut être un roman aussi, et qu'elle peut renseigner en faisant rêver et sans trahir.

Librairie

SOLDE ANNUEL
du 14 au 29 mars

20% DE RABAIS
sur tous les livres et catalogues en librairie!

Rabais supplémentaire de 10%
aux Amis du Musée!

À vous d'en profiter!

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Librairie du Musée 1368, rue Sherbrooke ouest Tél.: (514) 285-1600

Heures d'ouverture : mardi et mercredi, de 10 h à 18 h;
jeudi et vendredi, de 10 h à 21 h; samedi et dimanche, de 10 h à 18 h

«Kafka, Beckett, Riopelle...
quand l'écrivain devient lecteur

Paul Auster
L'Art de la faim

ACTES SUD

32,95 \$